

CLAUDIA BOULIANE

L'adolescent dans la foule

Aragon, Nizan, Sartre

SOCIUS

Les Presses de l'Université de Montréal

L'ADOLESCENT DANS LA FOULE

SOCIUS

LITTÉRATURE • ART • DISCOURS • SOCIÉTÉ

La collection «Socius» accueille des ouvrages dans lesquels les interactions de la culture et de la société sont centrales. Elle est dirigée par Benoît Melançon.

CLAUDIA BOULIANE

L'adolescent dans la foule

Aragon • Nizan • Sartre

Les Presses de l'Université de Montréal

Mise en pages : Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Bouliane, Claudia, 1985-, auteur

L'adolescent dans la foule : Aragon, Nizan, Sartre / Claudia Bouliane.

(Socius)

Présenté à l'origine par l'auteure comme thèse (de doctorat – McGill University), 2016.

Comprend des références bibliographiques et un index.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-7606-3974-4

ISBN 978-2-7606-3975-1 (PDF)

ISBN 978-2-7606-3976-8 (EPUB)

1. Roman français - 20^e siècle – Thèmes, motifs. 2. Roman français – 20^e siècle – Histoire et critique. 3. Adolescents dans la littérature. 4. Foules dans la littérature.

5. Aragon, 1897-1982. Beaux quartiers. 6. Nizan, Paul. Conspiration.

7. Sartre, Jean-Paul, 1905-1980. Sursis. I. Titre. II. Collection : Socius (Montréal, Québec).

PQ673.B68 2018

843'.9120935235

C2018-941938-5

C2018-941939-3

Dépôt légal : 3^e trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2018

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

IMPRIMÉ AU CANADA

À mon père

Avant-propos

Ils sont nés avec le xx^e siècle ou dans ses balbutiements. Déjà lestés d'une histoire dont on s'efforce de leur faire tirer des enseignements, ils suscitent autant de craintes quant au futur qu'ils incarnent d'espoirs. Ils ont quinze, vingt ans, parfois plus. Ils habitent encore chez leurs parents, mais n'y vivent plus vraiment; s'ils passent encore le plus clair de leur temps entre la salle de classe à l'atmosphère lourde et le salon sombre ou la chambre trop étroite, ils voudraient être ailleurs, le plus loin possible. Ils jugent leurs habits, comme les espaces qui les entourent, étriqués et leur trouvent un air emprunté; ils sont gauches, le savent et se composent des attitudes dans le but de paraître plus assurés qu'ils ne le sont. Sans compromis avec eux-mêmes, ils se montrent intransigeants avec leurs amis, pour qui leur attention confine à la passion jalouse. Avec eux, ils multiplient les boutades et s'assèment de grandes vérités auxquelles ils croient plus ou moins dans une langue qui les distingue encore des adultes alors que leur corps ne le permet pratiquement plus. Tous semblables aux yeux des spécialistes et commentateurs de leur état, ils se sentent seuls et incompris.

On les infantilise à l'envi, on leur intime d'attendre leur tour, mais on exige d'eux dans le même mouvement qu'ils vieillissent plus rapidement, qu'ils prennent des responsabilités qu'on leur lègue sans qu'ils y soient pour rien, sans leur consentement. On leur inculque des leçons de vie, à eux qui ont pourtant l'impression d'avoir déjà tout compris de cette existence qui les déçoit d'avance et qu'ils ont la conviction de pouvoir dépasser. On les oblige à suivre des règles qu'ils estiment obsolètes et insensées. Dans la famille, dans la formation scolaire et professionnelle, on

leur apprend à reproduire des rites, on veut leur faire adopter des mœurs qu'ils rejettent à toute force : ce sont ces comportements et cette morale qui ont conduit à la guerre dont leur enfance fut hantée ; ce sont elles aussi qui alimentent les tensions dont on dit déjà qu'il résultera un nouveau conflit mondial.

Non contents de refuser l'idéologie de leur milieu, tout en redoutant d'en être profondément imprégnés, ils fuient père et mère, enseignants et mentors, supérieurs hiérarchiques et guides spirituels. Hors les murs du jardin, du préau, du confessionnal, du commerce familial, ils s'enfoncent sans fin dans les rues de la métropole grouillante d'individualités les plus diverses, qui laissent entrevoir d'autres destins possibles. Ils les observent d'abord de loin, ces masses qui les effraient et qui les fascinent à la fois, comme c'est le cas pour tous ceux qui les voient se former dans les villes modernes. La cohésion dont certaines semblent dotées les attire comme une promesse de communauté, laquelle pourrait remplacer avantageusement la famille et les autres collectivités d'origine abandonnées dans leur quête de liberté. N'y tenant plus, ils plongent enfin dans la foule, se laissent emporter dans son flot énergétique. Ils s'y oublient un moment, mais c'est pour mieux se retrouver : au sein de la multiplicité, c'est leur personnalité qui leur a été révélée. Dès lors, ils se considèrent comme investis d'une mission, ou à tout le moins doués d'un avenir.

C'est ce récit de l'adolescent dans la foule, récrit maintes fois pendant l'entre-deux-guerres sur le mode dramatique, lyrique, épique comme ironique, qui fera l'objet de ce livre. Il s'agira de saisir, au moyen d'analyses microtextuelles, ce que ces épisodes disent de la société dans laquelle ils ont été produits. Ces lectures contribueront peut-être aussi à une meilleure compréhension du monde dans lequel on continue de les lire.

INTRODUCTION

Trois phénomènes concomitants de l'entre-deux-guerres

Ils savent ce qu'ils feront, ils ont déjà leur place. Mais moi ?
Je ne sais pas ce que je suis.

François Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*¹

La naissance de l'urbanisme : pour un nouveau « Paris nouveau »

Au cours de l'entre-deux-guerres, Paris est une ville écartelée entre le statisme de son caractère patrimonial et les changements imposés par la modernisation. Pour conserver son lustre, la « Ville lumière » doit se mettre au diapason des nouvelles métropoles. Elle ne pourra plus se reposer sur sa gloire passée ; sans tourner le dos à son histoire illustre, il lui faut entrer pour de bon dans le siècle. L'exigence de rupture est ressentie par tous ceux qui s'intéressent à Paris en ces lendemains de la Première Guerre mondiale. Il est désormais besoin de redéfinir la capitale française, comme l'annonce l'éditorial du premier numéro de *La Vie urbaine*, revue publiée dès 1919 sous la direction de Louis Bonnier, et dont les membres du comité sont à l'origine de la fondation la même année de l'École des hautes études urbaines, puis en 1924 de l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris :

Le développement de la population, les progrès de la science et du bien-être, les divers problèmes que soulèvent les grandes villes parvenues à ce stade de leur évolution, joints à toutes les conséquences de la guerre actuelle, font de l'époque présente une date

1. François Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, Paris, Flammarion, 1969, p. 8.

particulièrement importante dans la longue vie de Paris, comme le fut le milieu du XIX^e siècle, qui vit s'effectuer la transformation moderne de cette cité².

Dans cette livraison inaugurale, tous les collaborateurs insistent sur la fracture absolue qui se produit en cette année primordiale de 1919, à l'image de Paul Meuriot dans son article au titre éloquent, « Du concept de ville autrefois et aujourd'hui » :

Entre l'idée que les modernes se font de la ville et celle qu'on s'en est faite autrefois et presque jusqu'à nos jours, il y a une antinomie complète. Cette opposition tient autant à une révolution dans la condition des personnes qu'à un changement profond dans le caractère même du groupement urbain³.

Des historiens de Paris comme Marcel Poète soulignent également l'importance de la période charnière qui s'amorce sous leurs yeux dès l'armistice :

C'est l'ère de la cité *sociale* qui s'ouvre, succédant à l'ère de la cité *princière* issue, au XVI^e siècle, de l'union de l'absolutisme royal avec l'antiquité renaissante. L'emploi de matériaux qui n'étaient pas encore entrés dans l'usage pour bâtir, l'adoption de formes architecturales nouvelles, un souci de logique dans la construction viennent à point pour servir les idées et satisfaire aux besoins qui se font jour⁴.

Les édiles et leurs agents se trouvent à une croisée conceptuelle ; ils savent la portée qu'auront les projets qui seront adoptés sur l'évolution de la capitale française. Cette période d'entre-deux théorique découle du flottement entre l'appréciation positive rétrospective des travaux d'Hausmann et le désir de se distancier de sa méthode, d'en trouver une propre aux aménagements que la ville du siècle nouveau réclame.

2. « Programme », *La Vie urbaine*, n° 1, Paris, Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaine de la ville de Paris, mars-juin 1919, p. 1.

3. Paul Meuriot, « Du concept de ville autrefois et aujourd'hui », *ibid.*, p. 145.

4. Marcel Poète, *Une vie de cité. Paris de sa naissance à nos jours. Album. Six cents illustrations d'après les documents accompagnées de légendes et d'un exposé historique*, Paris, Picard, 1925, p. 527.

L'urbanisme, qui travaille à la réalisation de telles visées, parvient à s'imposer comme une discipline à part entière⁵, ce que les circonstances historiques tendent à donner pour nécessaire. Les reconstructions d'après-guerre demandent en effet tant d'ajustements architecturaux dans la plupart des grandes villes de France que les responsables édilitaires en profitent pour voter une série de lois urbanistiques, généralement reprises aux administrations des grandes cités américaines et européennes. Parmi ces nouvelles règles figure la loi Cornudet du 14 mars 1919, laquelle impose aux villes de plus de 10 000 habitants la mise en place d'un plan d'aménagement, d'extension et d'embellissement. Cette conception planiste gagne tous les praticiens qui souhaitent l'appliquer à la capitale française, où les destructions ne sont pourtant pas majeures. C'est que, à l'image des projets du Greater London et du Greater Chicago qui défraient alors la chronique outre-Manche et outre-Atlantique, la magistrature municipale de Paris envisage de lui donner une nouvelle ampleur : « L'avenir de Paris se joue, il est vrai, en grande partie sur cet anneau déjà saturé de projets qu'est l'emprise de l'enceinte de Thiers. La loi du 19 avril 1919 portant sur son déclassement inaugure en effet une période de débat et d'action intenses sur la question de l'extension de Paris⁶. » Dans la foulée, le 23 avril 1919, la Direction de l'extension de Paris lance un concours qui suscitera d'infinies discussions sur la question bientôt devenue lieu commun : quelles seront les limites du Paris futur ?

Émerge alors dans le discours urbanistique ce syntagme superlatif voué à une fortune inattendue : le « Plus Grand Paris ». Vraisemblablement apparue sous la plume du président du Conseil municipal de Paris François Latour, qui en fait un « problème

5. Si la pratique existe depuis bien longtemps, le mot n'est reconnu par les autorités linguistiques qu'en 1910 – l'Académie française ne l'inclut que dans la 8^e édition de son dictionnaire parue en 1932 – et la science n'est enseignée officiellement qu'à partir de 1919, comme l'indiquent nombre de ses exécutants : « L'Urbanisme est un champ d'études assez nouveau, du moins sous cet heureux vocable ; et, par sa nouveauté même, il est encore tout rempli de fascination, de prestige et de mystère. » (Albert Guérard, *L'avenir de Paris*, Paris, Payot, 1929, p. 14)

6. Simon Texier, *Paris contemporain. De Haussmann à nos jours, une capitale à l'ère des métropoles*, Paris, Parigramme, 2005, p. 46.

national» en 1928⁷, l'expression se retrouve par la suite dans tous les écrits au sujet de l'expansion éventuelle de la capitale française. Dès le 26 mars 1928, un décret donne le jour à une organisation consacrée à ce seul projet, le Comité supérieur de l'aménagement et de l'organisation générale de la région parisienne. Tous les participants au débat, officiels ou non, se montrent soucieux de voir les édiles prendre en main la banlieue parisienne, tout en exprimant leur inquiétude par rapport aux résultats disproportionnés qu'entraînerait toute action profonde sur une situation qu'ils jugent instable mais encore contrôlable. Un petit in-octavo publié en 1932 par Geo Minvielle pourrait être lu comme un condensé des nombreux textes parus entre 1919 et 1945 faisant état de l'angoisse généralisée face aux problèmes corrélés de la surpopulation, de la nécessité de l'extension de la ville, qui englobe d'anciennes banlieues, et de son resserrement paradoxal par une « ceinture rouge » toujours plus épaisse. Dans un crescendo lyrique, le publiciste affirme d'abord que « la concentration urbaine est l'un des phénomènes les plus caractéristiques et les plus inquiétants de la vie moderne⁸ » ; il écrit ensuite que « cette extension formidable de la région parisienne a soulevé un certain nombre de problèmes angoissants⁹ » ; il renchérit en prévenant que « l'aménagement de la région parisienne exige plus que jamais un plan d'ensemble qui devrait être limité à la population actuelle, car, si l'agglomération parisienne augmentait encore, il en résulterait un grave danger social et la situation pourrait devenir irréparable¹⁰ » ; il formule enfin cette mise en garde pathétique : « Aucun citoyen, si lâches que soient les liens qui le rattachent à la capitale, n'a le droit de demeurer indifférent devant une situation qui peut devenir tragique¹¹. »

Parallèlement à ce débat central anxigène qui demeure ouvert et a même repris vigueur au XXI^e siècle, des entreprises

7. François Latour, *Le « Plus Grand Paris », problème national*, Paris, Imprimerie municipale, 1928.

8. Geo Minvielle, *L'aménagement de la région parisienne. Commentaire de la loi du 14 mai 1932 autorisant l'établissement d'un projet d'aménagement de la région parisienne*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1932, p. 3.

9. *Ibid.*, p. 6.

10. *Ibid.*, p. 8.

11. *Ibid.*, p. 11.

urbanistiques dynamiques foisonnent en France. Cela va des expositions internationales de 1925 et de 1937 aux nombreux concours d'aménagement et d'architecture, en passant par la création de revues spécialisées telles que *La Vie urbaine* (1919), *La France municipale* (1931) et *Urbanisme* (1932), pour ne nommer que les plus tirées. Il faut ajouter à cela tous les événements de teneur similaire, mais à l'échelle plus réduite : conférences, colloques et congrès s'affichent au programme de multiples organisations réunissant des professionnels et des techniciens municipaux. En outre, des architectes, des politiciens de tous les niveaux et, surtout, des urbanistes visionnaires déposent et réalisent des projets de réaménagement ou d'extension de la capitale : Henri Descamps envisage en 1925 la formation de « méga-îlots », « série de villes-jardins intérieures, presque invisibles et s'ignorant mutuellement¹² » ; Le Corbusier milite pour une modernisation du centre parisien qu'il conçoit dès avant 1925, imaginant d'installer des gratte-ciel « à l'américaine », et ses suiveurs ne rêvent que de « nouvelles cités » *intra muros* ; Henri Sauvage propose en 1930 un programme de zonage social. De nouveaux lieux apparaissent, où se nouent des relations et se font des rencontres inusitées (ascenseurs, cinémas, salles d'attente), et les moyens de transport permettent bientôt une circulation plus rapide et plus aventureuse, qui bouscule « la vie de quartier ».

La « grande dépression » de 1929 a des effets immédiats et tangibles sur les pratiques urbaines. Elle dévoile crûment les écarts de fortune, recrée çà et là des ghettos sociaux, libère dans les rues de la capitale des cohortes de chômeurs et de miséreux errants, dont un bon nombre ont suivi un exode rural qui avait suscité des rêves quelquefois bien naïfs. Des institutions comme l'Église et la famille remplissent difficilement leur rôle traditionnel de soutien, et les boulevards sont plus que jamais des espaces de revendication et de manifestation. Les lieux de travail, les marques ostensibles de la crise tant dans les rues que chez les citoyens, les trajets et les rassemblements, tous ces éléments de la vie urbaine prennent une couleur différente quand on passe des années 1920 aux années 1930.

12. Henri Descamps, *La cité moderne*, Paris, Launay, 1925, p. 3.

Les luttes politiques, dans cette période qui voit l'ascension du Front populaire et la montée du fascisme, ne sont pas de moindre importance. Les contradictions idéologiques les plus fortes, d'abord imputables aux séquelles de la Grande Guerre et à un retour à la paix qui ne se fait pas sans heurts, puis liées aux luttes de pouvoir dans la décennie qui précède le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, imprègnent la vie parisienne. Dans cette ville monumentale, gorgée d'histoire et de traces des révoltes politiques de jadis et de naguère, on se bat pour des symboles, des espaces publics ou des statues. C'est à la place de la Concorde que se tient le grand rassemblement de l'extrême droite le 6 février 1934, mais à la place de la Bastille que se déroule la manifestation du Front populaire le 14 juillet 1935. Tout parcours implique un débat, voire un combat.

Écrire la ville au xx^e siècle

Que ce soit sur le plan de l'urbanisme, de la vie sociale et économique ou des luttes politiques, Paris est un nœud de contradictions. Celles-ci fondent l'imaginaire social et constituent un objet de fascination pour la littérature, sous toutes ses formes. Dans les pages qui suivent, nous ne nous intéresserons que très secondairement à la masse des écrits des « rêveurs des villes¹³ », qu'ils soient appointés par la municipalité parisienne ou qu'ils fabriquent leurs élucubrations pour leur compte, mais il importe néanmoins de souligner leur existence : la ville a toujours beaucoup motivé ceux que Queneau appela les « enfants du limon ». C'est essentiellement au roman, genre idéal pour saisir les changements sociaux et pour traduire la façon dont ils tourmentent ou enchantent les individus, que seront consacrées nos analyses, avec des ouvertures vers des œuvres poétiques.

Le point de rencontre entre ces deux corpus pourtant bien distincts se trouve dans la préoccupation pour les frontières, commune à tous les discours qui se tiennent sur Paris. Les propositions urbanistiques, aussi diverses soient-elles, participent toutes d'un désir de conquête des marges. Elles parlent de l'élévation d'immeubles de plus en plus hauts, flirtent avec l'idée

13. Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2004 [1971], p. 117.

d'une « américanisation » du centre de la capitale, prônent une extension de Paris, notamment vers l'ouest, songent au verdissement de la ceinture parisienne, imaginent l'aménagement d'une ville souterraine dans le prolongement du tout récent métro, etc. Leurs auteurs étudient les espaces limitrophes, les extrémités, quitte à atteindre la démesure dans leurs réformes et leurs rêves futuristes. Mais ce ne sont pas que les contenus qui repoussent les bornes du déjà-vu et du pensable. Les innovations des prospecteurs urbains passent aussi par la voie du langage : ils emploient des mots allemands ou anglais pour nommer des choses ou des techniques encore inconnues en France et qu'ils souhaiteraient importer. La revue *La Vie urbaine*, par exemple, pullule de ces termes étrangers : « *town planning* », « *garden-city* », « *skyscraper* », « *zoning* », etc. Bien souvent, les visionnaires qui publient ces traités de plus en plus touffus expriment leurs idées en recourant à des images poétiques, quelquefois en composant des vers ou en intégrant à la description d'un projet d'avenir des œuvres d'art visuel. Le Corbusier, qui est sans contredit le plus remuant des urbanistes de l'époque, multiplie les innovations formelles dans *Urbanisme*, paru en 1925 : les jeux typographiques y voisinent avec les collages photographiques proches de ceux des artistes surréalistes. Celui qui signera en 1955 le *Poème de l'angle droit* en vient à rédiger plusieurs passages du traité *La ville radieuse*, qui date de 1935, en vers libres.

Les romanciers des années 1919-1945¹⁴ qui prennent la capitale française pour cadre de leurs histoires n'ont pas la tâche aisée, mais tout porte à croire qu'ils trouvent en cette difficulté la motivation nécessaire pour participer à leur manière au mouvement de renouvellement de la prose urbaine. Ils sont en effet confrontés à trois défis : tenir compte des acquis de l'énorme et talentueuse littérature parisienne passée, et tout particulièrement ceux de l'héritage balzacien, hugolien, baudelairien et zolien ; découvrir des formes nouvelles susceptibles de traiter de façon critique et féconde la modernisation en cours de la capitale ; intégrer et digérer les innovations formelles des grands

14. Nous retenons cette seconde borne temporelle, car plusieurs textes rédigés pendant « l'entre-deux-guerres » au sens propre n'ont été publiés qu'après l'armistice.

écrivains urbains étrangers du xx^e siècle, lesquels ont entre autres pour noms Döblin, Dos Passos et Joyce. Ces défis s'accompagnent de questions esthétiques, sociales et politiques qui revêtent d'autant plus d'importance en raison de la « crise du roman¹⁵ » qui s'intensifie à la même époque. Tous les grands courants qui marqueront l'histoire littéraire moderne se forment alors, et la question urbaine est au centre des débats. La représentation de Paris, encore considérée à ce moment comme la capitale de la modernité européenne, constitue l'un des principaux foyers autour desquels se consolident les groupes surréalistes, populistes, néoclassiques, etc., et s'affirment les plumes les plus singulières de la période.

Des écrivains de divers horizons s'emploient à renouveler la façon d'écrire Paris. Si quelques-uns d'entre eux situent leurs récits à l'extérieur de la ville proprement dite et lancent ainsi la vogue des romans des « fortifs » et des banlieues, plus nombreux sont ceux qui transforment leurs personnages en explorateurs, les promènent dans les quartiers excentrés, les plongent dans des milieux peu, sinon jamais dépeints. Même lorsqu'ils ne les sortent pas des premiers arrondissements, ils leur font rencontrer des énergumènes qui leur présentent un Paris inédit ou leur font découvrir de l'étrangeté dans un paysage urbain familier grâce au regard neuf qu'ils portent sur des lieux connus. Tant le *Paysan de Paris* de Louis Aragon et le *Piéton de Paris* de Léon-Paul Fargue que les personnages postsurréalistes de Raymond Queneau et de Philippe Soupault, tant le jeune Ferdinand en quête d'une place de Louis-Ferdinand Céline que les normaliens en quête d'aventure de Jules Romains, tant l'apache en fuite de Francis Carco que les conspirateurs novices de Paul Nizan, tous usent leurs semelles sur des pavés encore vierges, tous décèlent des paysages inexploités par le grand roman parisien. De manière plus novatrice encore, les romanciers de l'entre-deux-guerres composent avec des traits du langage populaire ou patoisant, intègrent des éléments provenant de genres différents ou paralittéraires, délaissent à tout moment la linéarité réaliste pour les errances du monologue intérieur, pour les juxtaposi-

15. Michel Raimond, *La crise du roman : des lendemains du naturalisme aux années vingt*, 5^e édition, Paris, José Corti, 1993 [1966].

tions inspirées du montage cinématographique et du collage journalistique ou pour les syncopes dues aux rythmes du jazz.

Une contemporanéité problématique

Et les urbanistes et les littéraires réagissent à la pression évolutive qui innerve la France depuis sa victoire de 1918, victoire rendue amère en raison du nombre de morts et du changement de hiérarchie dans les puissances mondiales qu'elle laisse augurer. Ils doivent trouver leur voix entre, d'une part, le « plus jamais ça » qui suit « la der des der » et, d'autre part, l'enthousiasme contagieux à l'orée d'années qui s'annoncent « folles ». Ils éprouvent les uns et les autres le sentiment de se trouver à un tournant de leur histoire. En cette heure perçue comme cruciale, l'impression prévaut qu'il faut faire face à la compétition internationale pour maintenir son rang, tenter d'innover pour continuer à mener la grande marche au progrès. Tous sont désormais confrontés à l'impératif de commencer à relier l'histoire proche à l'histoire mondiale.

Les critiques des romans aussi bien que les observateurs de l'état de Paris expriment leurs réserves quant à la durabilité de la paix et à l'avenir de la ville. À propos de l'actualité et du devenir urbanistiques, le professeur Albert Guérard évoque ainsi l'éventualité d'une nouvelle guerre :

La région tout entière profiterait d'une activité accrue, d'une meilleure position sur le marché international, de prix de revient plus bas, d'une large plus-value foncière dans la zone industrielle, d'un ravitaillement plus facile en temps de paix, et, car il faut tout prévoir dans l'ère Kellogg où nous entrons, en temps de guerre¹⁶.

Des écrivains et des publicistes tentent de nommer la période d'intervalle décisif dans laquelle ils se sentent plongés depuis le retour de la paix, d'où les tâtonnements lexicaux qui devancèrent le chrononyme actuellement accepté. Par exemple,

Robert Brasillach avait lancé en 1931 une idée qui avait prospéré : « la fin de l'après-guerre ». Sa chronique, parlant de littérature, détaillait les signes de cette fin. [...] Brasillach voyait un tournant, une réaction se dessinait de tous les côtés : « L'homme recommence à

16. Albert Guérard, *op. cit.*, p. 320-321.

s'intéresser à l'homme, qu'il se tourne vers lui avec amitié ou avec haine, qu'importe, mais avec des sentiments vivants – Péguy aurait dit « charnels »¹⁷.»

Les prédictions d'un nouveau conflit, de même envergure, abondent bientôt, comme si l'« entre-deux-guerres » avait été dans les esprits avant qu'il ne soit effectif.

Léon Daudet forme vraisemblablement cette appellation composite vers 1915 pour désigner « la morne période qui va de 1890 à 1904 »¹⁸. Il modernise ainsi la désignation « entre les deux guerres », courante depuis le début des hostilités, pour faire référence à l'écart entre les deux conflits franco-allemands de 1870 et de 1914. L'expression tend toutefois à se répandre et à glisser du passé au présent. Dès le début des années 1930, le critique littéraire Albert Thibaudet prophétise le danger qui menace l'Europe et recourt au terme forgé par Daudet, mais pour nommer l'époque contemporaine : « Si nous prenons pour termes de comparaison 1924 et 1936, c'est-à-dire, à peu près, un entre-deux-Expositions, comme il y a, ou il y aura, l'entre-deux-Guerres, une différence nous frappe »¹⁹. Le politicologue Ernest Pezet s'interroge un peu plus tard sur l'actualité française en utilisant le même vocable dans le sous-titre de sa monographie intitulée *Défaites de la paix et alarmes des peuples. 1919-1937 : dix-huit ans de « guerre à la paix »*. *Sommes-nous entre deux guerres ? Explication du danger présent*²⁰. Un étudiant suisse, Félix Ansermoz-Dubois, présente dès 1944 une thèse à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne dont le titre révèle la prégnance du terme jusque dans les institutions les plus conservatrices : *L'interprétation française de la littérature américaine d'entre-deux-guerres (1919-1939). Essai de bibliographie*.

17. Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violences : politique et littérature à l'extrême droite des années 1930 aux retombées de la Libération*, Paris, Gallimard, coll. « La suite des temps », 1996, p. 16.

18. Léon Daudet, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux*, 3^e série : *L'entre-deux-guerres*, Paris, Grasset, 1932.

19. Albert Thibaudet, *Réflexions sur la critique*, 2^e édition, Paris, Gallimard, 1939, p. 245. L'article cité fut publié le 1^{er} avril 1936 dans la *Nouvelle Revue française*.

20. Ernest Pezet, *Défaites de la paix et alarmes des peuples. 1919-1937 : dix-huit ans de « guerre à la paix »*. *Sommes-nous entre deux guerres ? Explication du danger présent*, Paris, Les « Cahiers » de la démocratie populaire, 1937.

Si le mot n'est employé massivement pour désigner les années comprises entre 1919 et 1939 qu'à partir du déclenchement du second conflit international, il est bien contemporain le sentiment de se trouver dans un entre-deux temporel inauguré par la guerre qui vient de se terminer. L'idée dominante est qu'un autre conflit va suivre, et on le dira imminent à partir du début des années 1930 :

On observera, au risque de sembler émettre une tautologie, que les contemporains de cette époque, réfléchissant sur l'environnement de politique internationale immédiat, furent à la fois marqués par un après-guerre et par un avant-guerre, mais surtout, ce qui est plus lourd de signification, que ces deux notions ne se succédèrent pas pour permettre une coupe chronologique nette. En effet, l'après-guerre, marqué par l'ordre institué par les traités de paix et suscitant dans le cadre de la réflexion sur l'Europe des tentatives de révision, ou, au contraire, de maintien du *statu quo*, avec toute une palette de nuances entre ces deux pôles, dura pratiquement jusqu'en 1939, les accords de Munich de septembre 1938 s'inscrivant encore pleinement, pour ne citer qu'un exemple, dans cette logique. Parallèlement s'était levé, de manière renforcée après 1933, mais déjà sensible dans les années vingt, le spectre d'un nouveau conflit dont la présence fut un élément tout aussi fondamental dans ce contexte européen²¹.

Comme la lecture des romans considérés dans cette étude le montrera, les écrivains rendent sensibles dans leurs œuvres les ambivalences et ambiguïtés que suscite un état social aussi incertain. Le héros des *Chemins de la liberté* dont Sartre publie le premier tome en 1945, Mathieu Delarue, a dès la mobilisation l'intuition de l'étiquette sous laquelle la période qui arrive à son terme entrera dans l'Histoire :

L'après-guerre était un commencement. Le commencement de la paix. On la vivait sans se presser, comme on vit un matin. « Le jazz était un commencement, et le cinéma, que j'ai tant aimé, était un commencement. Et le surréalisme. Et le communisme. J'hésitais, je choisisais longuement, j'avais le temps. Le temps, la paix, c'était la même chose. À présent cet avenir est là, à mes pieds, mort.

21. Anne-Marie Saint-Gille, *La « Paneurope », un débat d'idées dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Monde germanique. Histoires et cultures », 2003, p. 10.

C'était un faux avenir, une imposture.» Il regardait ces vingt années qu'il avait vécues étales, ensoleillées, une plaine marine et il les voyait à présent comme elles avaient été : un nombre fini de journées comprimées entre deux hauts murs sans espoir, une période cataloguée, avec un début et une fin, qui figurerait dans les manuels d'histoire sous le nom d'Entre-deux-guerres²².

L'ère des foules

Tandis que des écrivains s'efforcent de trouver des manières propres de dire la capitale, tandis que des penseurs et des publicistes tentent de distinguer leur époque des autres en lui assignant un nom qui puisse définir la spécificité de l'expérience vécue, l'idée s'impose que l'accroissement démographique exponentiel²³ commande de nouvelles démarcations sociales et une régulation des mouvements dans une grande ville en voie de modernisation telle que Paris. Plus que jamais il importe de savoir où, en tant qu'individu, l'on se place par rapport aux autres, de déterminer la relation la plus viable entre l'individu et la collectivité. C'est que le siècle naissant découvre un phénomène social d'une ampleur imprévue et grandissante : la foule.

Dès les premières pages de la *Psychologie des foules*, Gustave Le Bon annonce que «l'âge où nous entrons sera véritablement l'ÈRE DES FOULES²⁴». Quand il livre cette prophétie en 1895, elle surprend moins qu'elle ne confirme des thèses avancées par des juristes et des médecins européens depuis déjà quelques années. Tous les historiens qui se sont intéressés aux débuts de la «psychologie des foules» admettent l'antériorité des systèmes de Gabriel Tarde, de Scipio Sighele et de Henry Fournial; les disputes théoriques entre les divers fondateurs de cette «science», encore discutée aujourd'hui, sont célèbres et ont fait l'objet de plusieurs travaux d'importance. Si Le Bon reprend la plupart des idées de ses prédécesseurs, allant parfois jusqu'au plagiat pur et simple, il n'en ajoute pas moins un élément qui n'appartient

22. Jean-Paul Sartre, *L'âge de raison*, dans *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1982 [1945], p. 807.

23. Le nombre d'habitants de la capitale française s'élève à ce moment à 2 871 000.

24. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 9^e édition, Paris, Félix Alcan, 1905 [1895], p. II. Les majuscules sont de l'auteur.

qu'à lui, le rôle crucial des meneurs dans la formation et l'évolution des foules. Cette adjonction fera sa fortune et de lui un Machiavel de l'époque moderne. En effet, il parvient ainsi à éveiller la curiosité des élites et des doxographes pour le rôle majeur qu'il accorde à la figure du chef. Il en fait la « matière première d'une nouvelle politique²⁵ » et le socle d'une doctrine qui ne fut jamais reconnue par l'université française²⁶. Il n'empêche, les angoisses, craintes, étonnements, curiosités suscités par le phénomène des foules sont si bien présents que cette exaltation du « chef » entre en ligne de compte dans la définition des idéologies et des politiques des deux décennies qui ont clos la Troisième République : « Les avancées et les retards de la France, sa singularité, sa propre périodicité font que nouvelle émergence des masses et mise en place de nouvelles logiques culturelles se fondent dans l'idéologie républicaine de l'universalisme et de l'égalité des droits²⁷. »

Les propositions formulées par les spécialistes – autoproclamés ou reconnus – des foules à la fin du XIX^e siècle inaugurent un mode de gestion inédit de l'espace public qui entraîne d'importantes retombées dans le domaine éditorial. Elles donnent le jour à de multiples projets de lois sur l'occupation des lieux ouverts à la population et à des débats sur leur création ou leur modernisation. L'urbanisme, discipline en voie de s'imposer dans les universités, ne demeure pas en reste. L'entre-deux-guerres est une période marquée par l'idée que la modification de la ville peut jouer un rôle politique du fait qu'elle influe sur la vie des foules urbaines. S'inscrivant dans la suite des Lombroso, Michels, Sighele, Le Bon et autres psychologues des foules, Le Corbusier prétend avoir décelé la « chimie des masses » et pouvoir sculpter l'âme des foules. Il y parviendra, selon ses dires, par le moyen d'une « fierté civique » qu'il insufflera aux citoyens grâce à la « ville contemporaine » : là, « l'harmonie [...] jaillira

25. Serge Moscovici, *L'âge des foules : un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 1981, p. 47.

26. Vincent Rubio, *La foule : un mythe républicain ?*, préface de Serge Moscovici, Paris, Vuibert, 2008.

27. Régine Robin, « Le dépotoir des rêves », dans Régine Robin (dir.), *Masses et culture de masse dans les années trente*, Paris, Les Éditions ouvrières, coll. « Mouvement social », 1991, p. 13.

clairement – radieusement. Dans cette heure radieuse d'harmonie, de construction et d'enthousiasme naîtra la fierté²⁸.» La fierté, «levier des masses²⁹», transcendera la foule, l'animera d'une «passion collective» qui transformera la menace potentielle que constitue ce «magma dangereux» en une puissance positive :

Il y a des moments heureux pour les masses, lorsque la fierté civique s'est emparée d'elles et les hisse fermement à un niveau au-dessus de la moyenne. [...] Si ces indices [de fierté] mettent en mouvement de grandes masses, si ces constructions (morales, sociales ou techniques) sont puissantes, il est permis de croire à la naissance proche d'une époque forte, à la venue imminente de grandes œuvres³⁰.

Mais, pour contrôler ces masses, il les faut bien connaître, les «posséder» profondément. Gustave Le Bon détaille ainsi le processus par lequel «l'âme collective» des foules s'empare des individus dont elles se composent :

évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en actes les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. [...] Aussi, par le fait seul qu'il fait partie d'une foule organisée, l'homme descend de plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un barbare, c'est-à-dire un instinctif. Il a la spontanéité, la violence, la férocité, et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs. Il tend à s'en rapprocher encore par la facilité avec laquelle il se laisse impressionner par des mots, des images [...]³¹.

D'autres essayistes corrigent ce tableau en enlevant, changeant ou rajoutant un élément, mais le portrait garde globalement la même facture. Ce répertoire de qualités donne naissance à une série de représentations et d'évidences doxiques qui seront reprises et transformées dans les textes romanesques. Escortées

28. Le Corbusier, *Urbanisme*, Paris, Flammarion, coll. «Champs arts», 1994 [1925], p. 229-230.

29. *Ibid.*, p. 233.

30. *Ibid.*, p. 229.

31. Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 22.

de métaphores et d'images, elles se présentent comme suit : la perte de l'individualité dans le groupe, son devenir autre au contact de la masse appellent des métaphores aquatiques (se noyer, se dissoudre), des métaphores ignées (se fondre, fusionner), des images médicales tournant autour de l'idée de conscience (l'étourdissement, l'ivresse, l'évanouissement) ; l'inconstance, le sentiment d'irresponsabilité, la « mobilité » signalée par Le Bon génèrent des métaphores maritimes et atmosphériques (le flux, la vague, le souffle) ; la bêtise et le danger de la foule suscitent des images naïves (l'enfant) ou primitives (la horde, le barbare, le pirate) ; la violence instinctive et « bestiale » des foules conduit aux métaphores animalières (le troupeau, la bergerie, la fourmilière, la ruche, la termitière).

Dans les chapitres qui vont suivre, il ne s'agira pas seulement de relever les occurrences de ces traits ainsi que les traces interdiscursives ou intertextuelles de savoirs et de textes bien identifiables dans les romans retenus pour l'étude. Une fois ce repérage effectué, le travail herméneutique nous mènera plutôt à mettre en évidence l'écart créatif opéré par certaines œuvres romanesques de l'entre-deux-guerres par rapport aux représentations doxiques, aux bagages culturels et scientifiques de même qu'aux modèles littéraires du siècle précédent. Tout texte est en dialogue continu avec la façon dont le monde est connu en son temps. Comme les discours qui l'entourent, il hérite d'un répertoire de lieux communs qui provient de deux grandes sources. Il faut d'abord prendre en considération le fait que les écrivains de l'époque possèdent une certaine connaissance des caractéristiques de la foule avancées et listées par les spécialistes : les travaux et les essais de ces derniers constituent un intertexte d'autant plus facile d'accès qu'ils sont vulgarisés dans maints journaux et revues. On observera en retour que lesdits spécialistes puisent eux-mêmes très souvent leurs exemples dans les romans antérieurs mettant en scène des foules (ceux de Balzac, Zola et consorts), lesquels sont cités comme exemples par ceux-là. Il importe ensuite de noter que l'imaginaire des écrivains des années 1919-1945 est nourri par l'ensemble des textes traitant de l'histoire des foules. Depuis la Révolution française s'est en effet constituée une mémoire urbaine des rassemblements – révolutionnaires, mais aussi festifs, sociaux, etc. –, lesquels marquèrent

durablement les lieux où ils se produisaient, en sorte que le raccord entre la ville et la foule est un véritable nœud mémoriel. Cette mémoire forme une banque analogique à laquelle empruntent autant les textes qui racontent des élévations de barricades que ceux dont un passage décrit une affluence autour d'un incendie. Il s'ensuit que, à quelques exceptions près, nul ne peut créer une scène où des socialistes échauffés au sortir d'un meeting proposent de monter à l'Hôtel de Ville sans y glisser, volontairement ou non, une allusion à la Commune. Pour éviter ces réflexes obligés, pour ne pas reproduire des modèles dont les formes sont inadéquates pour parler des villes nouvelles, il n'y a qu'une solution : soumettre la thématization des groupements humains à un profond travail scriptural.

La foule comme chronotope romanesque

La majorité des romans de l'entre-deux-guerres consacrent des séquences capitales aux mouvements de masse, lesquels se multiplient alors. Les textes ne procèdent pas à un banal rabattement des événements sociopolitiques du moment tout comme ils n'insèrent pas tels quels les discours de la science contemporaine dans le fil de leur prose. Si les scènes décrites relaient des enjeux idéologiques prévalant en conjoncture, ils ne les reflètent pas. La reformulation littéraire du matériau sociosémiotique, si elle est dynamique, produit toujours du « bougé³² », comme le postule Régine Robin, ou comme le développe Claude Duchet :

Observés dans l'espace du texte, ces phénomènes [sociaux] ne sont pas déshistorisés. Le texte historise et socialise ce dont il parle, ce qu'il parle *différemment* ; sa cohérence esthétique (sa différence) est tributaire de conditions contingentes du scriptible comme du lisible. D'autre part, il ne vit que par ce qu'il produit, de lectures, d'effets, de réécritures³³.

La « mise en texte » (Duchet) du motif des foules n'a pas simplement pour but la création d'un effet de vraisemblance histo-

32. Régine Robin, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique », dans Graziella Pagliano et Antonio Gómez-Moriana (dir.), *Écrire en France au XIX^e siècle* (Actes du colloque de Rome), Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 72.

33. Claude Duchet, « Introduction », dans Claude Duchet (dir.), *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, coll. « Nathan université », 1979, p. 8. Nous soulignons.

rique. Ce ne sont d'ailleurs pas n'importe quelles foules qui sont convoquées dans les récits. Si elles ont des rôles narratifs et symboliques fort divers selon les textes, les foules romanesques de l'entre-deux-guerres ont cependant en commun de dévoiler des aspects de la capitale française jusque-là peu, sinon jamais traités. La masse toujours croissante des Parisiens est donnée pour responsable des bouleversements urbains évoqués ci-dessus ; ses attitudes et ses habitudes se transforment au gré des nouvelles pratiques imposées par la vie urbaine. La fréquentation des rues, des places, des parcs dérange leur disposition coutumière : une présence insolite dans un lieu et l'usage fortuit d'un espace révèlent un potentiel auparavant celé. La foule fait vibrer les endroits de la ville où elle surgit avec une force telle qu'elle en désigne tout le pouvoir imaginaire. Il apparaît ainsi clairement dans l'écriture des romans que les bouleversements urbains des années 1919-1945 ont exigé des formes nouvelles de narration et de sémiotisation. Les caractéristiques de cette inventivité romanesque devant la modernisation de Paris seront l'objet principal du présent livre. Dans cette optique, la foule peut être considérée comme un *chronotope*, notion définie par Mikhaïl Bakhtine comme la « corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature³⁴ ». En effet, tandis qu'elle agit en tant que lieu, puisque les personnages se trouvent « dans » la cohue et qu'elle circonscrit les contours de l'espace dans lequel elle se manifeste, elle est aussi l'indice d'une « ère », particularise un moment de la vie de la société, entraîne en son flot des courants d'idées, des aspirations et des croyances en vogue.

S'il arrive que soit sollicité le sens relatif du mot « foule », capable par exemple de désigner une réunion d'académiciens ou les occupants de la cour des Miracles, c'est beaucoup plus généralement dans son sens sociologique qu'il est employé : la foule littéraire est traditionnellement populaire et, rétroactivement, le peuple est toujours une multitude. Après avoir comparé les descriptions de la foule fournies par les psychologues sociaux et par les romanciers dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Susanna

34. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978 [1975], p. 237.

Barrows conclut que les images qu'ils en présentent présupposent une croyance ferme en l'essence prolétarienne de la foule³⁵. Si les conceptions des rassemblements humains ont évolué par la suite, cette croyance subsiste en grande partie au xx^e siècle. Néanmoins, les scènes de groupements populeux dans la majorité des récits publiés entre 1919 et 1945 dessinent en creux la figure unitaire du peuple français. Bien qu'elle se rencontre dans les œuvres littéraires françaises depuis fort longtemps, c'est au cours de la Troisième République que cette figure revêt selon Nelly Wolf une importance qu'on ne lui reconnaissait pas auparavant :

La nouveauté réside dans le statut accordé au thème populaire, qui, pour la première fois, accède à la classe des garanties littéraires, puisqu'il suffit, dans sa sphère d'influence, à légitimer l'écriture et la lecture d'une œuvre romanesque. Et c'est ainsi qu'apparaît également pour la première fois l'idée d'un devoir *démocratique en littérature*³⁶.

Elle atteindra son rayonnement maximal, jusqu'à devenir une figure hégémonique, dans l'entre-deux-guerres :

Plusieurs écrivains – et non des moindres – se tournent vers le peuple, le placent au centre de leur œuvre : le peuple de Paris apparaît alors comme le refuge des valeurs des temps passés, comme le vecteur de la mémoire de Paris et de la France (celle de 89, celle de la Commune, celle de la guerre). Il incarne l'humanité, sujette aux mutations du monde moderne, et semble presque écartelé, tiraillé entre les valeurs d'hier et celles de demain [...] ³⁷.

La relation des actions des masses populaires dans les romans de cet intervalle historique travaille l'ambiguïté temporelle du passé et du moderne, cristallisée dans le peuple / foule.

35. Susanna Barrows, *Distorting Mirrors. Visions of the Crowd in Late Nineteenth-Century France*, New Haven/Londres, Yale University Press, coll. « Yale Historical Publications », 1981, p. 44.

36. Nelly Wolf, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 1990, p. 12. Nous soulignons.

37. Évelyne Cohen, « "Charme campagnard et très grande ville." Le peuple de Paris dans la littérature de l'entre-deux-guerres », dans Jean-Louis Robert et Danielle Tartakowsky (dir.), *Paris le peuple. xviii^e-xx^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux xix^e et xx^e siècles », 1999, p. 217.

Le balancement entre nostalgie et anticipation rend caduques nombre de notions établies, à partir desquelles se construisait naguère encore une identité. On en découvre soudain avec embarras l'abstraction. Ainsi du concept de «peuple» lui-même :

[L]'idée de peuple, traditionnellement recueillie pour unifier la représentation théorique des classes, s'est fendue. À l'époque moderne, le mot «peuple» s'est mis à signifier au moins deux choses : la totalité (nation, masse) et une partie de la totalité (ouvriers, paysans). La dernière acception détruit l'unité que le premier sens imposait. Mais l'essentiel se trouve encore ailleurs, dans une troisième définition, qui, sans résoudre la contradiction, la subsume : le peuple, comme tout et comme fraction, est le sujet de l'histoire³⁸.

Cette remise en question lexicale s'explique par le fait que les rapports sociaux évoluent en régime de modernité et, partant, l'imaginaire de la masse se distend à mesure que progresse le dérangement des hiérarchies héritées des temps passés. Si la lutte des classes gouverne tout le discours chez les communistes et les socialistes, les frontières entre les catégories sociales s'avèrent toutefois moins visibles qu'auparavant. Plusieurs facteurs expliquent ce changement : la démocratisation républicaine, l'expérience des tranchées, l'anonymat des habitants des métropoles modernes. Dans Paris tout particulièrement, la multiplication des lieux de rencontre, entre autres avec la généralisation de l'usage des transports en commun, et la politisation, exacerbée au fil des décennies précédant la Deuxième Guerre mondiale, amènent des citoyens de toutes sortes à fréquenter les places publiques et les salles de réunion. Dès lors, la foule ne se compose plus seulement d'éléments populaires, au sens restrictif de prolétaires, mais devient de plus en plus socialement bigarrée. Elle comprend désormais des bourgeois, petits ou non. Dans cette perspective, les qualificatifs qu'on lui réservait anciennement ne peuvent plus s'appliquer sans problèmes. Certes, des grèves et des manifestations ouvrières prolifèrent, et les auteurs comme les journalistes qui en rendent compte, avec leurs moyens respectifs, ne manquent pas d'évoquer des images utilisées depuis

38. Nelly Wolf, *op. cit.*, p. 28.

le naturalisme³⁹. Cependant, des événements de plus grande envergure, comme des cortèges, des défilés ou des meetings politiques, attirent un public varié, lequel ne répond plus à ce signalement. Ces mouvements dans l'ordre du lexique et des représentations ont une conséquence directe pour notre propos : il est préférable de mobiliser la notion de foule plutôt que celle de peuple lorsqu'il s'agit d'analyser les scènes de rassemblement dans les romans publiés après la Première Guerre mondiale.

Un répertoire métaphorique ancien

Les romans mettant en texte les foules de l'entre-deux-guerres héritent donc d'un imaginaire constitué par des discours et des œuvres littéraires depuis plus d'un siècle. Cet imaginaire a sur eux un ascendant d'autant plus fort qu'il s'avère homogène tout au long du XIX^e siècle, malgré les formes multiples qu'il peut prendre dans les œuvres. Barrows insiste sur l'uniformité des images employées par les auteurs français qui ont contribué à consolider ce répertoire référentiel : « *Whatever the genre of crowd psychology, nineteenth-century French authors uniformly associated the crowd with the poor, with the insane, the imbecile, the ferocious beast, the barbarian*⁴⁰. » Il faudrait sans doute nuancer ce propos, mais il est vrai que plusieurs de ces analogies passent au siècle suivant sans perdre leur vigueur.

Il en va de même pour les réseaux métaphoriques, à cela près qu'ils servaient plus souvent au XIX^e siècle à décrire la ville que la foule, comme si les deux s'équivalaient dans l'imaginaire social de l'époque. Six grands systèmes de correspondances imagées se rencontrent dans les textes, si l'on effectue une coupe transversale dans le corpus global des récits urbains, toutes catégories confondues :

1. l'organisme unique, qui s'incarne :

dans un animal, le plus souvent un reptile, lequel connote tour à tour le danger, la servilité (par son déplacement rampant), la trahison, en des images prenant un sens tout particulièrement puissant quand la foule décrite comporte essentiellement des ouvriers ; un autre cas de figure dans la veine animalière est le

39. Voir à ce sujet *ibid.*, p. 73-75.

40. Susanna Barrows, *op. cit.*, p. 44.

troupeau indifférencié, docile jusqu'à l'abattoir qui est son inéluctable fin ;

dans un corps gigantesque englobant tous les corps, tel le Léviathan de Hobbes, et au sein duquel un organe malsain ou une cellule cancéreuse peut contaminer promptement toutes les autres parties ;

dans une machine, infernale ou non, mais assurément contrôlée par un centre directeur qui communique ses volontés par impulsions électriques ; le mécanisme inquiète davantage encore lorsqu'il revêt des attributs humains, quand il prend la forme de l'automate, par exemple ;

dans un insecte, la préférence allant aux abeilles et aux fourmis, en raison de la forme de leurs habitations qui rappelle celle des villes, mais aussi de leur incessant labeur, si l'on adhère au préjugé de la composition prolétarienne de la foule peuplant les métropoles ;

2. l'étendue d'eau, qui peut être configurée :

en un océan ou une mer, dont l'immensité impressionne et dont les mouvements continus de flux et de reflux des vagues endorment la conscience ;

en un fleuve ou une rivière, dont le cours pratiquement immuable produit le même effet, l'image convenant spécialement aux démonstrations prenant place entre les bâtiments des rues ou les lignes des spectateurs ;

en un torrent et parfois une avalanche, dont la force dévastatrice emporte tout sur son passage ;

en un déluge punitif ou rédempteur selon le point de vue porté sur l'événement ;

3. l'étendue de terrain planté,

champ ou forêt : les deux images accentuent la similitude des spécimens réunis et pointent implicitement vers le travail de transformation de leurs éléments – les herbes dont on fait le foin, le maïs, le lin, etc., et le bois –, lequel mobilise l'énergie physique, mais ne demande presque pas d'effort mental, l'activité renvoyant par association au type d'hommes qui la pratiquent, les travailleurs manuels ; tant les pousses du champ que celles de la forêt se montrent passives face à une force opposée et réagissent sous l'impulsion de phénomènes éoliens ; la figure la plus courante représente le blé de la foule pliant sous la bourrasque de sa soudaine folie ou d'un discours enlevé prononcé par un chef charismatique ;

4. le vent impétueux lui-même, qui annonce puis forme :
 - un orage au vacarme résonnant dans l'espace, qui ranime des peurs ancestrales ;
 - une tempête, pire, un cyclone ou un ouragan qui entraîne tous les individus et anéantit tout sur son chemin ;

5. le feu, qui se décline :
 - en un incendie, également ravageur, principalement par sa propagation incoercible, mais dont la chaleur énergisante et la vision fascinante détiennent un potentiel d'attraction quasi magnétique ;
 - en une forge où se fourbissent les armes de la révolte face à l'autorité, celles d'Héphaïstos qui devint boiteux en affrontant son maître et père⁴¹ ;
 - en un volcan aux explosions subites et souvent imprévisibles, avec ses coulées de feu qui s'allient la force de charriage des rivières, ravivant des angoisses primitives par ses capacités destructrices, sa valeur de châtement selon certains mythes élaborés à partir de l'antique Vésuve ;
 - en une chaudière ou une marmite, dans le même ordre d'idées, mais restreint à l'imaginaire domestique ;
 - en Enfer, comme on peut s'y attendre, signe du Mal absolu même pour les non-croyants, peuplé de ses créatures diaboliques et séduisantes pour les âmes faibles⁴² ;

6. les monstres mythologiques, hors de cet univers chthonien, que sont :
 - l'hydre de Lerne ou le Typhon, son père, avec leurs têtes innombrables, ou la variante plus prosaïque de la bête horrible aux mille estomacs ;
 - les Érinyes et les Harpies, qui attirent l'attention sur le rôle déterminant des femmes dans la frénésie violente, voire le délire meurtrier des foules ; la crainte de l'empire que peut prendre une

41. « Héphaïstos est un dieu boiteux, et diverses explications mythiques étaient données de son infirmité. La plus ordinaire est rapportée dans l'*Iliade* : Héra se querellait avec Zeus au sujet d'Héraclès, et Héphaïstos prit le parti de sa mère. Zeus le saisit alors par un pied et le lança en bas de l'Olympe. » (Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 15^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 2005 [1951], p. 185.)

42. Les légendaires pétroleuses de la Commune, reparaisant depuis à chaque émeute incendiaire dans Paris, sont largement tributaires de cette forme particulière de l'imaginaire des foules.

seule représentante du sexe faible à la tête d'un rassemblement populaire, liée à celle des alcooliques selon Barrows, s'est fixée lors de la Commune : « *both were received as irrational, impulsive, uncivilized, bloodthirsty, and dangerous*⁴³. » Zola, ne reculant devant aucune ressource tératologique, en fera la synthèse avec la horde de femmes castratrices de *Germinal*, manière de nymphe métamorphosée en géante à têtes multiples rappelant Scylla.

Ce dernier groupe souligne l'antique substrat mythique de ces métaphores à la base desquelles se trouvent des images qui ont dépeint la foule depuis le début des agglomérations humaines. Les six catégories du répertoire de représentations qui vient d'être détaillé ont à leur fondement des récits mythologiques ou bibliques, tels ceux du déluge, de l'incendie de Sodome et Gomorrhe, du partage de la mer Rouge. Elias Canetti en présente plusieurs variétés comme des archétypes dans *Masse et puissance*⁴⁴. Réifiés en locutions convenues et ressassées à travers les millénaires, ces symboles archaisants, s'ils sont reformulés, réinventés, resémantisés par les auteurs modernes, figent néanmoins bon nombre de discours communs sur la foule. Leur fixation discursive historique oblige l'écrivain du xx^e siècle à trouver des manières inédites de décrire la concentration d'individus, de la dire autrement que dans les termes d'un déferlement torrentiel débordant le lit du boulevard ou que dans le chromo du cri d'« un seul homme » au cœur unique résonnant comme un tonnerre devant le palais Bourbon. Ce n'est pas chose facile, tant les clichés semblent instinctifs lorsqu'il s'agit de la foule. Force est de constater que, à l'instar des traits psychologiques relevés plus tôt, des reliefs et des scories de ces images foisonnent dans les romans parus entre 1919 et 1945, comme dans ceux qui les précédèrent.

La mise en texte de ces métaphores séculaires suppose ainsi leur réinvestissement. Leur sens se modifie en raison et en fonction du nouvel environnement textuel dans lequel elles sont insérées. Elles y entrent en contact avec des mots, des savoirs et

43. Susanna Barrows, *op. cit.*, p. 46.

44. Canetti y inventorie le feu, la mer, la pluie, le fleuve, la forêt, le blé, le vent, le sable, le tas de pierres et le trésor (*Masse et puissance*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966 [1960], p. 78-94).

des représentations qui circulent dans l'imaginaire social de l'époque à laquelle l'œuvre est écrite. Un bon exemple de cette transformation sémantique du tuf métaphorique ancien est donné par les explorations de modes narratifs qu'inaugure le cinéma. Plusieurs écrivains tirent aussi parti des référents modernes liés aux innovations technologiques, scientifiques ou urbaines : la puissance destructrice de la masse en marche peut ainsi être assimilée à celle du char d'assaut. Les mêmes métaphores se déforment sur le plan sémantique quand elles sont prises dans des jeux intertextuels et interdiscursifs, quand elles sont bousculées ou revitalisées par l'évolution linguistique. Des néologismes altèrent leur sens initial et les mots de jadis, quand ils sont maintenus, n'ont d'évidence plus le même sens dans l'univers cotextuel de l'entre-deux-guerres. Dans cette mesure, le même terme désignant le siège d'une ville ne signifie pas la même chose dans l'*Iliade* et dans un roman de 1936. La présente étude ne négligera donc pas de mettre en valeur la présence d'un déjà-là – métaphorique, culturel, psychique –, mais elle aura constamment souci de montrer comment le travail formel proprement littéraire le déplace et le reconfigure, le détourne et le modifie.

La foule au xx^e siècle

Le renouvellement des représentations littéraires de la foule s'explique également par le fait que la cohue parisienne prise pour sujet par la majorité des romanciers de l'entre-deux-guerres change elle-même de visage après la Première Guerre mondiale, notamment en raison des modifications urbaines indiquées au début de cette introduction. Cette transfiguration se manifeste au tournant du xx^e siècle et se généralise deux décennies plus tard. La discrimination entre les sphères privée et publique s'amplifie. La rue, par son statut intermédiaire et par les trois éléments qu'elle associe – la chaussée, le trottoir et le seuil des bâtiments –, devrait permettre le passage de l'une à l'autre. Or l'accroissement démographique dans les grandes villes entraîne l'encaquement quasi permanent de foules dans le centre urbain. La station d'un grand nombre de badauds autour d'une scène curieuse et l'occupation de la rue par les habitants de la capitale, que ce soit pour des célébrations festives ou pour des soulève-

ments populaires, freinent fréquemment la circulation et transforment la physionomie de Paris.

Tous ces gens qui s'installent pour un temps plus ou moins long dans ces lieux transitoires créent de nouveaux signes urbains – les cris aux sens multiples, le bariolage des habits superposés, les inscriptions lisibles sur les uniformes, les affiches et les étendards, etc. –, mais redéfinissent aussi les signes déjà existants. Ainsi, l'enseigne « Pharmacie » sur la façade d'un commerce, d'ordinaire indifférente sinon rassurante pour les gens qui la lisent, augmente l'inquiétude que ressent Victor Bâton, le protagoniste de *Mes amis* d'Emmanuel Bove, à la vue d'un attroupement : « Les rassemblements de la rue me causent toujours une appréhension. La crainte de me trouver devant un cadavre en est la raison⁴⁵. » Il s'agit en effet d'un nain ivrogne à l'agonie. De l'arrêt obligé du promeneur en quête d'amitié découlera une rencontre avec un imposteur qui déterminera en partie sa déchéance. Pour son malheur, le pauvre homme ne savait pas déchiffrer les messages que lui envoyait la ville. Plus globalement, la foule et l'espace qu'elle occupe s'interpénètrent symboliquement : le sens historique de l'endroit occupé informe celui de la foule et, inversement, celle-ci peut doter de nouvelles significations les lieux qu'elle investit. Danielle Tartakowsky, dans sa somme sur *Les manifestations de rue en France : 1918-1968*, montre comment, au fil des décennies 1920 et 1930, se produit un morcellement partisan de la capitale française, faisant son lit sur des éléments sociohistoriques inscrits dans la mémoire urbaine. Elle décrit la façon dont la configuration spatiale de la métropole calque l'opposition entre la gauche et la droite à l'hiver 1934, moment où leur affrontement politique se cristallise avec intensité :

L'espace/temps revendiqué par [les organisations de droite] (et qui, de fait, leur est reconnu par la quasi-totalité des gouvernements) entretient un rapport obligé avec la patrie et sa sainte [Jeanne d'Arc] et se voit délimité par la symbolique monumentale de la capitale ; de la place de l'Étoile à la statue de la place des Pyramides. Il confère une légitimité nationale aux forces admises à l'investir. Jusqu'au 12 février exclu, les organisations [de gauche] manifestent

45. Emmanuel Bove, *Mes amis* dans *Romans*, Paris, Flammarion, coll. « Mille & une pages », 2006 [1924], p. 35.

au contraire dans trois types d'espaces publics : les espaces périphériques qui parfois jouxtent la capitale, les cimetières et lieux consacrés que sont le Mur [des Fédérés] ou le Panthéon, ceux que détermine, enfin, la cible désignée (ambassade américaine, Hôtel de Ville, Chambre, ministère des Finances, etc.)⁴⁶.

Par la suite, les sous-divisions politiques prolifèrent et, partant, les sorties massives dans les rues de Paris aussi. Des chevauchements de manifestations conduisent à des luttes emblématiques qui modifient parfois durablement la topographie manifestante.

Ces perturbations des signes urbains sont non seulement perçues par les citoyens, mais aussi par les autorités qui régissent la ville. Dès lors, ce ne sont plus uniquement les combats de rue d'ampleur variable qui constituent le moyen d'action des citoyens sur leur gouvernement : la simple occupation de la rue et des autres lieux publics acquiert une puissance grandissante sur la politique urbaine comme sur la politique nationale. Il n'est pas rare cependant que l'occupation se mue en bagarre lorsque les forces de l'ordre ou des provocateurs contraignent ou influencent la foule en ce sens.

L'occupation de la rue tire son efficace du pouvoir du nombre, dont prennent alors conscience tous les mouvements politiques. Si certains historiens font remonter l'origine de celle-ci à *La république* de Platon, qui développe « une forme d'obsession du nombre et du pouvoir de sa quantité⁴⁷ », le point de vue comptable adopté par les publicistes des partis et des groupements idéologiques revêt à l'entre-deux-guerres une importance jusqu'alors inédite. La quantité de personnes rassemblées dans la rue devient le principal facteur de légitimation pour les organisateurs de tout événement. En résultent des querelles chiffrées où des journaux de toute allégeance se trouvent accusés par leurs concurrents de falsifier les données évaluant la somme de leurs adhérents ou des participants à leurs manifestations. Les méthodes du comptage de foule se complexifient, notamment avec l'avènement des photographies prises sur le vif et de haut, lesquelles permettent d'estimer plus justement le nombre de

46. Danielle Tartakowsky, *Les manifestations de rue en France : 1918-1968*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles », 1997, p. 349-350.

47. Vincent Rubio, *op. cit.*, p. 17.

manifestants⁴⁸. Les organes de presse se mettent alors à titrer leurs comptes rendus des démonstrations populaires en extrapolant à partir de ces seuls chiffres, comme s'ils parlaient d'eux-mêmes. Les textes de fiction qui racontent des réunions urbaines en tout genre ne sont pas en reste et reproduisent les chiffres tirés de ces mêmes comptes rendus. Dans cet esprit, toute évaluation à la hausse témoigne de la force du nombre :

Une voix d'enfant demanda : « On est combien ? Dix mille ? » Un rire général se répandit autour de cette ingénuité. Cinquante, cent mille qu'on était ! Peut-être plus, peut-être un million ! Alors ça, tu charries... Parce que ça ne sert à rien de bluffer... Si tu comptes par mètre carré on peut tenir quatre⁴⁹...

La multiplicité des individus qui forment la foule brouille les limites sociales et rend possible la présence dans la rue de la capitale de gens qu'on en refoule systématiquement depuis le milieu du XIX^e siècle. C'est alors que l'haussmannisation d'une part, que le rejet *extra muros* des derniers agriculteurs et des usines d'autre part, installent une ségrégation sociale délibérée, dont les justifications officielles sont la nécessité de récupérer de l'espace et d'assainir la ville. Après quoi, les manifestants qui inquiéteront le plus les gouvernements seront les ouvriers de la banlieue rouge et les paysans. Ils sont perçus comme de nouveaux « Barbares », qui annoncent dans leurs journaux leur intention de se masser aux portes de la ville à toute prochaine offense et qui se servent de cette menace comme d'un levier politique. Le pouvoir en place craint leur nombre et cherche des moyens pour les contenir : « Ils [les membres du parti agraire] seront un de ces jours 100 000 à Paris si on ne met pas un terme à leur misère⁵⁰ » ; « Si l'on va s'occuper de la culture, c'est grâce à la

48. Cette avancée technologique conduira plus tard à la technique de Herbert A. Jacobs qui consiste en l'établissement d'un grillage et de moyennes pour la surface totale considérée. (Herbert A. Jacobs, « To count a crowd », *Columbia Journalism Review*, vol. 6, n° 1, printemps 1967, p. 37-40.)

49. Louis Aragon, *Les beaux quartiers*, dans *Œuvres romanesques complètes*, tome II, édition publiée sous la direction de Daniel Bournoux avec la collaboration de Raphaël Lafhail-Molino, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000 [1936], p. 336.

50. *La Voix de la terre*, 25 février 1933, cité par Danielle Tartakowsky, *Les manifestations de rue en France*, op. cit., p. 265.

peur qu'inspirent les manifestations du front paysan. Le véritable moteur de l'action ministérielle, c'est la frousse⁵¹. »

Depuis le milieu du XIX^e siècle, des lois sanctionnent de plus en plus sévèrement les rassemblements dans Paris, jusqu'à parfois les interdire complètement. La loi du 7 juin 1848 prohibe les attroupements armés, tout en laissant à l'autorité administrative « le soin de juger si un attroupement non armé est de nature à troubler la tranquillité publique » ; elle précise que les forces de l'ordre ont le droit d'intervenir après trois sommations. La loi Naquet du 30 juin 1881, si elle maintient le droit au regroupement, prescrit que « les réunions ne peuvent être tenues sur la voie publique », qu'elles soient armées ou non. Le décret-loi du 23 octobre 1935, qui complète l'article 6 de la loi précédente, rend obligatoire la démarche de la déclaration préalable, pour « tous cortèges, défilés et rassemblements de personnes et, d'une façon générale, [pour] toutes manifestations sur la voie publique⁵² ». Cette brève évocation de l'histoire légale implique des points complexes qui relèvent de la jurisprudence et qu'il n'est pas question d'aborder ici, mais elle suffit pour faire ressortir le raidissement progressif de la loi en réaction aux troubles urbains qui se sont multipliés à partir de 1919 et qui ont culminé à l'hiver 1934.

Dans ces circonstances, la présence d'une foule dans la ville devient éminemment significative. Il n'est cependant pas aisé de désigner avec précision le phénomène, et l'expression « troubles urbains », que nous venons d'employer, est d'ailleurs très délicate elle-même. Cette difficulté résulte d'une absence d'unanimité dans la définition de ce que sont les regroupements humains. Un examen des écrits publiés par les spécialistes de la question montre indubitablement que les mots « rassemblement », « manifestation », « insurrection », « émeute » et « trouble » sont polysémiques. Seuls « cortège », « défilé » et « attroupement » sont reconnus nominalement par le droit⁵³. Cette indistinction relative doit en partie son explication à la modification dans

51. *Le Progrès agricole de l'Ouest*, 25 novembre 1934, cité dans *ibid.*, p. 325.

52. Ces textes de lois sont disponibles sur le site officiel de la République française, consulté pour la dernière fois le 18 janvier 2017 : <http://www.legifrance.gouv.fr>.

53. Danielle Tartakowsky, *Les manifestations de rue en France*, *op. cit.*, p. 7.

la nature des rassemblements urbains au cours du xx^e siècle. L'immédiat après-guerre ouvre une période d'envahissement continu de la rue par des groupes importants. La manifestation célébrant le 1^{er} mai 1919 rompt avec les usages antérieurs de la rue et donne naissance à une nouvelle « culture manifestante⁵⁴ ». En cette occasion, les manifestants s'opposent avec vigueur aux forces de l'ordre qui tentent de faire respecter la loi interdisant l'occupation de l'espace public par un regroupement. Plutôt que de se disperser à la suite des sommations imposées, ils érigent des barricades qui « ne répondent à aucun impératif stratégique autre que l'occupation de la rue⁵⁵ ». Cette réaction inusitée entraîne les premières répressions policières violentes du xx^e siècle, lesquelles causent la mort de trois participants.

Dans ces événements du 1^{er} mai 1919, la politique recouvre sa pratique directe qu'elle avait perdue depuis l'instauration de la Troisième République. En effet, la reconstitution du suffrage universel en 1875 rend *a priori* et idéalement obsolètes les grandes sorties populaires, les citoyens pouvant désormais exprimer leurs volontés par la voie légale ; ils disposent en outre de représentants élus par eux à qui faire part de leur mécontentement. Après la Commune de 1871, rares sont les mouvements violents dans les rues de Paris, bien que des crises telles que la grève des terrassiers en 1888 ou l'affaire Dreyfus dès 1898 ravivent un temps ce type d'extériorisation concrète des troubles sociaux⁵⁶.

Tout change à nouveau après la guerre. Les répressions du 1^{er} mai 1919 donnent cours à une escalade de la violence urbaine. La forme que prennent dès lors les conflits politiques et sociaux est celle de la lutte pour le territoire. Le gouvernement essaie de calmer la population en créant en 1921 un corps de gendarmes mobiles spécialisés. Cependant, la tolérance du Cartel des gauches de 1924 à l'égard des rassemblements de ses partisans conduit l'opposition de droite à établir la même année des organisations paramilitaires pour maintenir l'ordre public qu'elle juge en péril. Deux ans plus tard, les communistes lui emboîtent le pas en mettant sur pied un Groupe de défense antifasciste qui

54. Danielle Tartakowsky, *Le pouvoir est dans la rue. Crises politiques et manifestations en France*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1998, p. 54 et suiv.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*, p. 18-35.

procède selon des moyens similaires. Tartakowsky situe en 1926 la normalisation de la violence de rue en France, et surtout à Paris⁵⁷. Suivent les émeutes de 1934, les manifestations du Front populaire, les démonstrations contre celui-ci et les premiers grands mouvements pacifistes. L'entrée en guerre et l'Occupation mettent un terme provisoire à cette transformation des rues en champ de bataille idéologique.

La foule romanesque au xx^e siècle

Ces changements sociopolitiques qui affectent l'imaginaire de la foule ont une incidence capitale sur le plan de la narrativité romanesque. Les analyses de textes contenues dans les prochaines pages s'efforceront de le montrer et de dégager les effets de sens qui en découlent. En effet, si les attributs «psychologiques» et les images de la foule demeurent à peu près les mêmes qu'au xix^e siècle, les romans urbains de l'entre-deux-guerres innovent radicalement sur trois points fondamentaux : le point de vue, qui délaisse l'éloignement traditionnel pour investir les rassemblements de l'intérieur ; l'interaction entre les meneurs et la masse, qui occupe une place de plus en plus importante ; et l'individuation au sein de celle-ci de figures d'un nouveau genre. Le passage des récits parisiens écrits à partir du promontoire du chef omniscient, considérant ses hommes avec un certain détachement intéressé, à la littérature «de terrain», dont l'immédiateté concrète et le particularisme de la vision du monde défendue rendent l'émotion plus vive, s'opère après le cauchemar de 14-18. L'expérience de cette première «guerre de masse» contribue à modifier le rapport narratif à la foule, quelle qu'elle soit. Les rassemblements humains relatés dans les romans qui paraissent après cet épisode traumatique se caractérisent en premier lieu par la proximité de la narration à l'égard de la cohue qu'elle décrit : elle se concentre sur un personnage désormais plongé au sein même de la foule, lorsqu'elle ne s'exprime pas directement par sa voix. Cette transposition radicale du point de vue s'apparente à celle que Jean Kaempfer observe dans la poétique du récit de guerre, les formulations militaires étant souvent employées pour retracer les mouve-

57. *Ibid.*, p. 66.

ments de masse : « Là (chez les classiques), règne une *écriture impériale* qui installe la guerre dans un paysage narratif serein : la raison a aplani les convulsions brutales de l'événement, à moins que le regard esthétique n'ait transformé celles-ci en autant de curiosités piquantes pour l'esprit. Ici (chez les modernes), rien de tel : le lecteur découvre une région dévastée où la brutalité concertée des *récits pathétiques* côtoie l'absurdité brute des *récits subjectifs*⁵⁸. »

Lorsque l'unanimiste Jules Romains raconte en 1939 la fête de la Victoire dans l'*excipit* du dix-septième tome des *Hommes de bonne volonté*, c'est par la notation imagée des sensations s'imprégnant dans les tréfonds de l'esprit de l'écrivain Pierre Jallez qu'il traduit l'émoi collectif éprouvé pour la première fois par ce dernier : « Le plus important n'était même pas de voir ; c'était d'être là. Le spectacle, reçu par des yeux innombrables, trouverait bien moyen de se communiquer à vous, de se refléter et réfracter selon des lois proprement humaines, de poudroyer par-dessus les aspérités de la foule comme un embrun⁵⁹. » Le texte souligne la prééminence de l'expérience émotive de la foule sur toute observation raisonnée. Une présence active aux choses et aux êtres prévaut désormais sur une réceptivité passive ou indifférente : Jallez n'est plus seul dans la multitude, comme il l'est antérieurement dans le roman, cette fois il est lui aussi la multitude. L'implication de la totalité des membres composant le tout réuni au cœur de Paris s'intensifie avec l'intégration d'un « vous » d'altérité qui renvoie dans un sens au lecteur, par un glissement pronominal revenant plusieurs fois ensuite. Ce mode de perception accessible à tous ne procède plus par captation directe, mais par des réfractions et des déviations de trajectoire qui entraînent le franchissement de « la surface de séparation de deux milieux⁶⁰ ». Cette métaphore indique l'annulation de la frontière entre les individus, entre le trottoir et la chaussée, entre les participants du défilé et les spectateurs, entre les personnages

58. Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 1998, p. 13.

59. Jules Romains, *Vorge contre Quinette*, dans *Les hommes de bonne volonté*, tome XVII, vol. 3, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003 [1939], p. 481.

60. Définition du terme « réfraction » fournie par *Le grand Robert de la langue française*.

et le lecteur. L'image de « l'embrun », laquelle renouvelle la série des métaphores aquatiques, travaille dans le même sens. Cette poussière de gouttelettes qui rejoint toutes les personnes réunies « par-dessus les aspérités » illustre le nivellement égalitaire à la base de la pensée unanimiste, pour laquelle nulle différence de taille, de sexe, de naissance ou de richesse ne nuit au potentiel d'épanouissement qui repose en chacun.

L'« entre-deux-âges » et l'entre-deux-guerres

Si la position du héros dans la foule transforme durablement la thématique romanesque des manifestations urbaines, c'est bien davantage son identité qui est la marque du roman des années 1919-1945 et qui signe sa nouveauté. Une revue des scènes d'affluence parisienne dans les textes dégage en effet une convergence significative : la plupart d'entre elles sont décrites et racontées par le biais du regard qu'un personnage adolescent porte sur l'étrange phénomène qui se déroule autour de lui. La fréquence de ce topos n'est pas étonnante, car l'adolescent est alors omniprésent dans l'imaginaire social. Objet d'étude chez les spécialistes de la criminologie, de la médecine, de la pédagogie ou de la psychologie, il hante presque systématiquement le roman de cette période.

Le concept et le mot qui servent à le désigner remontent étymologiquement à l'Antiquité latine (*adolescens*, *adolescentula*). Le substantif provient du verbe *adolescere*, lequel signifie « grandir » : c'est donc l'aspect physique qui prime. Avant cela, Aristote avait toutefois brossé un tableau de la jeunesse auquel se réfèrent par la suite quasiment tous ceux qui se sont essayés à définir « l'âge tendre » :

Les jeunes gens, de par leur caractère, sont enclins au désir et capables de faire ce qu'ils désirent. Parmi les désirs du corps, c'est surtout pour les désirs amoureux qu'ils ont du penchant, et ils ne savent pas se maîtriser. Ils sont inconstants et se dégoûtent vite de ce qu'ils ont désiré [...]. Vives sont leurs volontés, mais sans durée, comme les accès de faim et de soif chez les malades [...]. Leur ardeur les domine [...]. En tout ils mettent de l'excès⁶¹.

61. Aristote, *Rhétorique*, tome I, livre 1, traduit du grec par Médéric Dufour et André Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 1991, p. 147-149.

Le philosophe met de l'avant la mobilité des émotions et en fait un trait spécifique à cet âge. Son association de cette période de la vie à une maladie aura d'innombrables suites et engendrera à l'envi des discours à vocation nosographique, où l'état des jeunes gens se comprend comme un syndrome et est développé avec une inquiétude à notre sens suspecte. Cependant, comme la plupart des historiens le rappellent, « [ces termes] existent dès l'Antiquité, mais se confondent avec toutes sortes de notions et de groupes d'âges⁶² ». Ce n'est qu'au début du xvii^e siècle que le vocable est adapté en français⁶³. « Adolescent » prend des significations particulières et bien différentes de celles qu'il avait par le passé⁶⁴. Il est par ailleurs rarement utilisé dans le langage courant, sinon dans le cadre de plaisanteries. La plupart des lexicographes s'entendent sur ce point. La première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) institue vraisemblablement cette acception : « Adolescent. s. m. Jeune garçon. Il ne se dit guère qu'en raillerie. Un jeune adolescent. » Elle la reproduit pratiquement telle quelle jusque dans sa sixième édition de 1835 : « Celui, celle qui est dans l'âge de l'adolescence. On ne le dit guère que d'un jeune homme, et le plus ordinairement en plaisantant. » Pierre Larousse, dans l'entrée de son *Grand dictionnaire universel du xix^e siècle* (Paris, Librairie classique Larousse et Boyer, 1866-1890) qu'il y consacre, reconduit cette conception péjorative : « Se dit d'un jeune homme sans expérience, que l'on ne prend pas au sérieux. » Ce sont essentiellement les savants du monde médical qui y recourent pour traiter de questions physiologiques : abondent dès le xvii^e siècle des ouvrages présentant des pathologies générales dans leurs manifestations alors jugées

62. Patrice Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *L'adolescence n'existe pas. Histoire des tribulations d'un artifice*, nouvelle édition, Paris, Odile Jacob, 2003 [1990], p. 33.

63. La première occurrence remonterait à la parution de l'ouvrage *Le thresor de la langue francoyse* de Jean Nicot en 1606 où « adolescent » et « adolescente » sont inscrits sans autre définition que le terme latin dont ils découlent : « adolescens ».

64. Sur l'évolution du mot dans la langue française, voir notamment l'introduction de la thèse de doctorat de Véronique Cnockaert : *Itinéraires d'adolescence et de jeunesse dans Les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, sous la direction d'Alain Pagès, Reims, 2000, p. 81-96. Elle y passe en revue les entrées de dictionnaire comportant ce nouveau terme et analyse le contenu des différentes définitions qu'on en donne.

propres aux sujets adolescents, le terme étant compris en tant que période de croissance. Cette production discursive culmine à la fin du premier tiers du XVIII^e siècle.

Les sémanticiens qui ont retracé l'évolution de ce mot en français observent généralement une manière de tournant psychologique après 1750 et l'imputent à la conception de « seconde naissance » proposée par Rousseau dans l'*Émile* :

Mais l'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature ; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes ; une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile ; c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné⁶⁵.

Rousseau met l'accent sur deux aspects qui, quelque cent cinquante ans plus tard, prospéreront dans les discours des savants comme des publicistes : l'idée de l'adolescence comme « crise » et l'ampleur des conséquences que celle-ci a dans le développement de l'adulte. Ces points servent souvent d'arguments irréfutables dans les discussions sur la menace (« l'approche du danger ») que représenterait l'adolescence pour l'ensemble du corps social. Il s'agit là d'un véritable déplacement de paradigme, mais l'*Émile* ne s'arrête pas là. Il cite et commente également les principales métaphores qui composeront la matière littéraire à la base des futures textualisations de l'adolescence. Plusieurs d'entre elles se rapportent à l'univers naturel, ce qui rattache l'adolescent à l'innocence infantile postulée par la pensée rousseauiste : c'est le cas des métaphores animales (« mugissement », « docilité », « lion »), aquatiques (« mer », « tempête », « orage »), biologiques (« humeur », « fermentation », « surdité », « fièvre »). La parenté de ces images avec celles employées pour décrire la foule humaine, commentées dans les pages qui pré-

65. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, livre IV, nouvelle édition revue avec le plus grand soin d'après les meilleurs textes, Paris, Garnier frères, 1924 [1762], p. 237.

cèdent, saute aux yeux. Il n'est dès lors pas étonnant que s'y adjoignent des associations d'ordre social : les métaphores politiques (« révolution », « gouvernance ») et religieuses (« discipline », « passion »). Il importe par ailleurs de noter que Rousseau s'intéresse essentiellement au moment charnière du passage de l'enfance à l'adolescence. Jusqu'à l'aube du xx^e siècle, le point focal des écrits sur l'adolescence se situe dans les débuts de la période, à la puberté.

C'est dans les années qui suivent la Révolution française que l'incorporation de la génération des adolescents au reste de l'ensemble social devient un sujet d'intérêt national. Un projet de décret de 1792 avance ainsi qu'il faudrait mieux encadrer le processus d'intégration citoyenne par le biais de célébrations, lesquelles agiraient comme des rites de passage :

Les jeunes gens arrivés à l'âge de quinze ans subiront un examen [civil], dans le temple national du canton, en présence des officiers municipaux du canton, le premier dimanche de juillet de chaque année. Le même jour, ils feront des évolutions militaires pour la dernière fois. Cette journée sera nommée la fête des adolescents⁶⁶.

Des politiques envisagent dès lors l'adolescence comme le futur de la société. En conséquence, cet âge doit selon eux être l'objet d'attentions énergiques, puisqu'il s'agit d'assurer le progrès de la France. Ils inaugurent ainsi une conception qui sera reprise dans bien des discours des deux siècles suivants : « Vous avez dû vous empresser de [...] songer moins à la première enfance, qu'on ne peut instruire que d'une manière très imparfaite, pour vous occuper spécialement de cette génération d'adolescents qui, dans quelques années, exercera ses droits politiques, et doit influencer sur l'État⁶⁷. »

Dans la foulée de ces écrits témoignant d'une préoccupation grandissante pour l'avenir des jeunes gens paraissent les premiers travaux sérieux qui visent à circonscrire scientifiquement la notion d'adolescence. Ceux-ci sont encore très liés aux

66. Cité dans Octave Gréard, *La législation de l'instruction primaire en France depuis 1789 jusqu'à nos jours : recueil des lois, décrets, ordonnances, arrêtés, règlements... suivi d'une table... et précédé d'une introduction historique*, tome I : De 1789 à 1833, Paris, Imprimerie Delalain frères, 1889-1902, p. 273-274.

67. « Suite de la discussion sur l'instruction publique », *Le Moniteur universel*, n° 48, octidi, 2^e décade de brumaire, l'an II, vendredi 8 novembre 1793.

théories de la puberté et procèdent d'une restriction sexuelle et sociale : « Jusqu'aux grandes créations scolaires de la Troisième République, l'adolescence demeure ainsi réservée aux fils de la bourgeoisie. Le sexe féminin et les classes populaires en sont très largement exclus⁶⁸. » Cela prouve qu'il est impossible d'évoquer l'adolescent sans du même coup convoquer des représentations circulant dans l'imaginaire social du moment.

L'« adolescent » fait son entrée dans le domaine de la connaissance en même temps que l'urbanisme et la foule, soit à l'orée du xx^e siècle, où se développe l'hébélogie. Les introductions des ouvrages scientifiques soulignent alors la nouveauté relative du sujet : « La psychologie de l'adolescence est un beau sujet d'études, mais il est aussi neuf que beau. Une page fameuse d'Aristote, il y a deux mille ans, et maintenant 1300 pages de M. Stanley Hall ; et dans l'entre-deux rien ou presque rien⁶⁹. » Même dans les secteurs plus restreints de la production discursive des premières décennies 1900, des voix s'élèvent pour réclamer l'approfondissement de la question adolescente telle qu'elle se pose dans leur domaine : des instances juridiques⁷⁰ aux autorités chrétiennes⁷¹, tous se penchent sur cette tranche d'âge avec de bonnes raisons pour le faire (éduquer, surveiller, punir, enrôler, clientéliser, etc.). Les préfaces et critiques de romans tiennent des propos similaires quant à l'innovation que constitue pour les auteurs français du début du xx^e siècle l'exploration de la psyché adolescente : « Pourquoi le roman de la jeune intelligence n'a-t-il pas été écrit, quand depuis un siècle tant de romans parfaits de l'enfance sont nés ? [...] Peut-être l'enfance et l'adolescence sont-elles pour le roman deux matières inégalement observables et fécondes⁷². » L'entre-deux-guerres comble cette lacune au point de la saturer, et les esprits chagrins d'apparaître rapidement :

68. Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 1999, p. 117.

69. Gabriel Compayré, « La psychologie de l'adolescence », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome LXI, 1906, p. 349.

70. Lucien Mayet, *Adolescents délinquants et adolescents anormaux. Rapport au 1^{er} Congrès des œuvres de l'enfance (Lyon 2, 3, 4 et 5 juin 1927)*, s. l., s. é., s. d., p. 1.

71. Mgr Max Caron, *Jésus et les adolescents*, Paris, René Haton, 1911 [1896], p. 7.

72. Albert Thibaudet, « Réflexions sur le roman », *La Nouvelle Revue française*, n° 44, août 1912, p. 213.

Edmond Jaloux note dès 1930 qu'« il commence à y avoir dans le roman excès d'adolescents⁷³ ».

Les travaux spécialisés et « théoriques » envahissent les étagères des libraires et les rayons des bibliothèques. Ces ouvrages forment un corpus extrêmement cohérent. Il suffit de lire une dizaine de traités sur l'adolescence pour apercevoir le plan général selon lequel la majorité d'entre eux sont rédigés. En effet, les spécialistes donnent l'impression de réécrire le même livre. Ils abordent les mêmes points de la même manière, les développent dans des chapitres aux mêmes intitulés et disposés dans le même ordre, notent les mêmes polémiques, aboutissent généralement aux mêmes conclusions. Ce n'est pas parce que ces textes se méconnaissent les uns les autres. Bien au contraire : très au fait de ce qui se produit dans le domaine naissant de l'hébélogie, leurs auteurs citent ostentatoirement leurs prédécesseurs et les chercheurs d'autres secteurs scientifiques. Les criminologues et les ecclésiastiques n'hésitent pas à reprendre les thèses principales de la psychologie, les médecins usent des concepts et du vocabulaire des juristes et des pédagogues avec une grande aisance. La littérature occupe une place importante dans ces écrits. Ils comprennent tous des références multiples aux romans qui portent sur l'adolescence. La plupart du temps, ils les considèrent comme des témoignages valables et des sources sérieuses pour asseoir leurs hypothèses. Ils consacrent au moins un chapitre aux effets que la littérature et surtout les « mauvaises lectures » peuvent avoir sur les adolescents. En retour, les romanciers ne semblent pas ignorer les thèses de leurs devanciers et contemporains. *Le sursis* de Jean-Paul Sartre va jusqu'à citer le grand bonze des études hébéphréniques : Pierre Mendousse⁷⁴.

73. Article sans titre publié en page 3 des *Nouvelles littéraires* le 4 janvier 1930 et cité par Henri Massis, qui abonde dans le même sens, dans sa critique « Sur un nouveau poncif », écrite en 1930 et publiée dans son recueil *Dix ans après : réflexions sur la littérature d'après guerre*, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1932, p. 65.

74. Jean-Paul Sartre, *Le sursis*, dans *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 862.

Une « foule d'adolescents »

À l'instar de la foule dont la fonction narrative ne se restreint pas à fournir un décor réaliste aux péripéties des héros, l'adolescent ne se réduit pas à la figuration d'un simple type sociologique pittoresque sur la cartographie romanesque d'entre les deux guerres mondiales. Il est un élément essentiel de la sémiotisation de l'imaginaire social de l'époque. Les romans agrègent effectivement autour de ce personnage toute une série d'idéaux, de jugements de valeur, de projets, d'espoirs et d'angoisses liés au devenir de la société. Dans ce contexte, l'adolescence, loin d'être un facteur comique comme cela pouvait être le cas jadis, n'est pas prise à la légère. L'« âge ingrat » pèse d'autant plus sur ceux qui l'atteignent et tourmente d'autant plus ceux qui assistent à son éclosion que c'est le moment où les décisions les plus graves sont prises par des êtres souvent bien peu préparés à de tels actes. Plusieurs commentateurs de cette étape du développement humain insistent sur son caractère décisif : « Mais il faut bien vous mettre en tête que *cette époque est la plus importante de votre existence*⁷⁵. » Et comme la somme des adolescents d'aujourd'hui formera la société adulte de demain, c'est avec une curiosité maladivement anxieuse qu'on scrute la génération de l'entre-deux-guerres, qu'on croit deviner porteuse de germes dangereux ne demandant qu'à proliférer : « jamais la formation de caractères indépendants ne fut plus urgente qu'à notre époque où l'on tend de plus en plus à écraser la protestation de la conscience individuelle, seul rempart que la moralité oppose à la fièvre collective et à la démagogie toute-puissante⁷⁶ ». La lutte contre cette tendance nocive se fera par le retour à l'éducation traditionnelle, par la transmission de la sagesse des anciens aux nouveaux venus : de la sorte, l'adolescent, être toujours en devenir, incarne par compensation le destinataire du passé. Il se voit doté de qualités faisant de lui un creuset sociohisto-

75. Mgr Tihamér Tóth, *La chaste adolescence : aux jeunes gens, conseils pour qu'ils restent purs*, adapté du hongrois par Georges Ruh, Louvain, Éditions pédagogiques V. D., 1931, p. 31. Les italiques sont de l'auteur.

76. Mgr Petit de Julleville, « Les caractéristiques de l'âge ingrat » dans Association du mariage chrétien (dir.), *L'adolescent autour de l'âge ingrat*, Paris, Éditions Mariage et Famille, coll. « Les grands problèmes familiaux », 1934, p. 28.

rique dans lequel toutes les influences de naguère se mélangent, s'altèrent, s'annulent et se recréent.

Cet entre-deux temporel qui le déchire provient selon les « experts » de ce que « l'adolescence est essentiellement une crise, une période de transition : l'enfant n'est plus, l'adulte n'est pas encore, il va naître⁷⁷ ». Ce cliché, reproduit là comme en tant d'autres endroits, a tout de même le mérite de rappeler la malléabilité tempéramentale de l'adolescent, laquelle est l'expression de la lutte qui se fait intimement en lui entre des tendances antagoniques. Hall, le pionnier américain de l'hébélogie, dresse le premier une liste de paradoxes que Mendousse traduira et nuancera une dizaine d'années plus tard, tout en leur en ajoutant des éléments de son cru : l'adolescent est égoïste mais altruiste, complaisant mais scrupuleux, audacieux mais anxieux, ombrageux mais grégaire, etc. Il pourrait de la sorte être considéré comme le pivot de la version conjoncturelle du sociogramme du « Jeune homme » établi par Claude Duchet pour le XIX^e siècle⁷⁸, puisqu'il est lui aussi situé au foyer de multiples représentations sociales contradictoires et qu'il associe également jeunesse et masculinité. D'ailleurs, un cortège de nœuds textuels se profilent entre la foule et l'adolescent dès lors qu'on réfléchit aux principales caractéristiques qu'ils partagent : la grégarité, l'influençabilité, l'action concertée, la fébrilité, la libido débridée. Il n'y a pas jusqu'aux conceptions historiques, prenant souvent pour base des images de l'âge humain, qui ne puissent être mises à contribution. Certains publicistes tracent à grands traits le portrait du siècle adolescent de la démagogie : « À notre époque le traitement efficace de cette ère de transition tumultueuse [qu'est l'adolescence] est plus difficile qu'auparavant, parce que notre civilisation elle-même se trouve dans l'âge critique [...] »⁷⁹.

Les pertes humaines encourues pendant la guerre ont eu pour conséquence l'ébranlement du modèle familial traditionnel et,

77. Jules Renault, *Nos adolescents, les comprendre, les aimer, les guider*, Paris, P. Lethielleux, coll. « Psychologie et éducation », 1936, p. 59.

78. Claude Duchet et Patrick Maurus, *Un cheminement vagabond : nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècle », 2011, p. 55.

79. Mgr Petit de Julleville, *op. cit.*, p. 19.

en maintes occurrences, l'absence du père. Ce déséquilibre générationnel semble favoriser la domination sociale du groupe des adolescents en France. C'est du moins la lecture que font de la situation plusieurs commentateurs sociaux, tel Jacques Roubinovitch, qui se donne beaucoup de mal pour sensibiliser ses collègues pédagogues au caractère crucial de leur tâche d'encadrement auprès des générations adolescentes des années 1930 : « Nous vivons à une époque de l'après-guerre où l'influence du milieu familial et social de l'adolescent est encore très affaiblie, et parfois même, il faut bien l'avouer, tout à fait néfaste. [...] Vous tenez dans vos mains l'avenir spirituel d'une foule d'adolescents⁸⁰. » La raison pour laquelle « le péril est devenu si grand⁸¹ » selon tant de gens est qu'il se serait produit une rupture historique au sortir de la guerre, qui aurait accéléré la modernisation de la société française en dépit du rythme « naturel⁸² » de l'existence de ses citoyens. Victimes de l'atomisation générale, ceux-ci se trouvent isolés, sans repères et ainsi facilement influençables par le premier venu qui souhaiterait les attirer dans son idéologie : « Si le problème est plus aigu qu'il ne l'a jamais été, c'est parce que l'enfant a besoin d'une réadaptation pour corriger les défauts de la vie contemporaine [...]; il faut d'autres collectivités pour les compenser⁸³. » Si le salut social passe par la mise en place de nouvelles communautés plus aptes que la famille traditionnelle ou la congrégation religieuse à offrir le soutien dont l'individu a besoin pour affronter les défis propres à la vie urbaine moderne, le danger réside donc dans la formation de ces communautés par les jeunes gens eux-mêmes, sans la supervision d'adultes avisés, jugée impérative et nécessaire.

Dans la mesure où l'omniprésence dans les espaces publics de cette génération de jeunes gens, déboulée dans l'âge ingrat

80. Jacques Roubinovitch, *L'adolescence* (conférence faite, le jeudi 25 février 1932, au Palais des examens), Cahors, imprimerie de Coueslant, 1932, p. 15-16.

81. Edmond Labbé, *Occupons-nous de l'adolescence* (conférence faite au Conservatoire national des arts et métiers, le 31 janvier 1932), Paris, Léon Eyrolles, éditeur, 1932, p. 7.

82. « Au point de vue biologique, il est apparu que les conditions d'existence de la vie moderne sont souvent contraires à l'équilibre physiologique de chacun. » (Michel Damay, *Les loisirs de l'adolescent. Les initiatives privées. Rôle de l'État*, Paris, Librairie sociale et économique, 1939, p. 29.)

83. *Ibid.*, p. 284.

au sortir du premier conflit mondial sans modèles de référence, intrigue comme elle inquiète, ce qu'on craint tout particulièrement est le phénomène nouveau des bandes d'adolescents. Quantité de publications provenant tant des autorités politiques et religieuses, des hétérologues et autres spécialistes de l'adolescence que des journalistes et publicistes formateurs d'opinion sociale propagent un discours alarmiste quant aux regroupements qui comportent des éléments issus de la jeunesse fragile : « il y a le facteur social ou collectif, c'est-à-dire l'instinct grégaire qui s'empare des jeunes garçons pour les tirer de l'engrenage de la famille et pour leur faire subir et éprouver la puissance de la société humaine, de l'esprit de corps et souvent de la bête collective⁸⁴ ». Dans la mesure où cette expérience peut constituer une bénéfique « préparation à la vie future dans la société humaine et un contrepoids salutaire à cette tendance d'émancipation individualiste qui est si forte à l'âge ingrat et si difficile à enrayer par la vieille génération », elle représente une menace en cela qu'elle peut soumettre à la « dictature capricieuse et très souvent tout à fait mauvaise qu'exerce un esprit de corps sans contrôle ». Cette appréhension s'étend à la participation des adolescents aux rassemblements populaires.

La plupart des commentaires de ce fait social lui accordent une valeur inédite malgré les précédents innombrables dont le plus célèbre serait la Révolution française, où des jeunes gens, mais aussi des gavroches et des titis ferraillaient aux côtés de leurs aînés. En jugeant négativement les effets des rassemblements sur les adolescents qui y prennent part, en ne voyant dans ces assemblées que des occasions de dissolution de leur individualité dans la masse, ils s'inscrivent dans le sillage des théories sociologiques sur la psychologie des foules proposées par Gustave Le Bon ou Scipio Sighele. En contrepartie, des textes littéraires montrent les conséquences positives de l'intromission de jeunes gens dans les multitudes urbaines, que ce soit dans le cadre de manifestations organisées ou d'attroupements spontanés. Plusieurs romans suivent ainsi le parcours initiatique d'un néopubère en quête de son identité jusqu'à ce qu'il expérimente

84. Cette citation, ainsi que les deux suivantes, est extraite de l'opuscule de l'Association du mariage chrétien (dir.), *op. cit.*, p. 26.

une épiphanie au cœur d'une réunion parisienne. Par les déplacements et les disjonctions opérés par rapport aux discours doxiques, les œuvres romanesques procèdent ainsi au réinvestissement sémantique de l'image normative, dévalorisante et pathologique à laquelle tend à se résumer l'adolescent dans la foule pour les Français de l'entre-deux-guerres.

PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE

Le but de ce livre est de comprendre comment, et avec quelles conséquences sur le plan du sens, des romans qui ont marqué leur époque travaillent l'imaginaire social français des années 1919-1945 au moyen du développement d'un topos narratif montrant un adolescent immergé dans une foule urbaine. Il fait le pari heuristique qu'il sera possible, à partir d'une lecture approfondie de quelques œuvres précises, sinon de répondre à cette question, du moins de parvenir à proposer une hypothèse orientant vers la réponse qui pourrait lui être apportée : pourquoi l'association de la foule et de l'adolescent figure-t-elle avec autant de force dans un grand nombre de textes littéraires de la première moitié du xx^e siècle, particulièrement entre les deux guerres mondiales ?

Aragon, Nizan, Sartre... et les autres

Dans la préparation de cet ouvrage, nous avons lu un nombre considérable de romans parmi lesquels nous avons retenu ceux qui recourent explicitement au terme « adolescent » pour désigner des protagonistes âgés de plus ou moins douze à vingt-deux ans. Notre attitude quant à celui-ci est déterminée par nos orientations épistémologiques et méthodologiques. Nous n'adoptons pas, bien entendu, les définitions proposées par les hébélogues de la première moitié du siècle, et moins encore celles qui seraient avancées par des psychologues, des pédagogues, des sociologues ou d'autres spécialistes contemporains, car les dénominations scientifiques actuelles n'ont pas le même potentiel polysémique et quelquefois poétique que celles d'il y a cent ans. C'est le signe « adolescence » tel qu'il apparaît dans les textes qui nous retient, et il nous revient pour

chaque occurrence de prendre en compte le complexe de sens qu'il anime.

Dans cet ensemble, nous avons ensuite choisi trois romans. Cette décision s'explique par notre parti pris de coller le plus aux textes; en distinguer davantage aurait eu pour effet d'allonger exagérément la démonstration. Il entre certes de la subjectivité dans cette sélection, mais elle est tenue en bride par cette exigence, typiquement sociocriticienne, de préférer des textes qui résistent à l'analyse, des textes dont nous ne venons et ne viendrons jamais à bout, ce qui veut dire que le complexe de sens qu'ils animent est énorme, touche tous les aspects d'une question délicate, libère une polysémie dont il est toujours difficile de rendre raison. Après maintes lectures, ces romans se sont imposés parce qu'ils proposent une mise en récit de l'adolescence divergente de celles qui participent de l'imaginaire social de l'entre-deux-guerres. Pour qui s'aventure dans ce corpus romanesque, la projection d'un jeune personnage dans un rassemblement urbain semble en soi aussi stupéfiante que fondamentale. C'est le cas dans les années 1920 et 1930, où l'on commence à concevoir que la formation de l'individualité nécessite une série de ruptures avec le milieu ambiant et avec les modèles qu'il valorise, ce qui fait que l'on a tendance à présenter l'adolescent comme un personnage spécialement égocentrique, tout le contraire de «l'homme des foules» d'Edgar Allan Poe⁸⁵. C'est toujours le cas à l'heure où le «*teenager*» est systématiquement offert à la représentation médiatique comme un être solitaire, obsédé par le projet de réaliser un «*selfie*» ou absorbé par la constante mise à jour de son profil protéiforme sur les divers réseaux sociaux. Les trois romans sélectionnés pour composer le corpus principal de notre étude révèlent les tensions que génère la rencontre problématique des deux motifs de l'adolescence et de la foule urbaine, et ils n'en sont que plus extraordinaires, au sens propre, à la fois par rapport à leur époque et par rapport à la nôtre.

85. Edgar Allan Poe, «L'Homme des foules», dans *Nouvelles extraordinaires*, traduit par Charles Baudelaire, Paris, Michel Lévy frères, Librairie nouvelle, 1875 [1840], p. 52-64.

Ces œuvres nouent, chacune différemment, la foule urbaine et l'adolescence de telle sorte qu'il est impossible de conclure univoquement au sens de ce nœud. L'analyse se fera fort de montrer que cette insertion d'un topos narratif excède la simple référence à une situation que d'aucuns vécurent dans les rues de Paris à cette époque. La thématization de l'adolescent placé au milieu de la foule conduit les trois romans retenus à examiner la façon dont la France d'entre les deux guerres se représente sa population et se raconte sa propre destinée revue et corrigée à la lumière des derniers grands événements historiques (guerre de 14-18, crise économique de 29-32, montée des fascismes, etc.). Tous trois travaillent la matière textuelle dans le but de trouver une poétique capable d'exprimer ce qui se dit de singulier dans la pénible sortie de l'adolescence, laquelle passe, presque invariablement semble-t-il, par l'illumination dans la foule.

Les beaux quartiers, que fait paraître Louis Aragon en 1936 à la suite du premier volume de son cycle romanesque du *Monde réel*, *Les cloches de Bâle*, explorent la dualité qui est au fondement du caractère d'un adolescent tiraillé entre la province et la ville, entre le passé et le présent, entre la nostalgie de l'enfance terminée et l'enthousiasme pour la vie adulte à venir, entre la richesse oisive et la pauvreté laborieuse, entre les rêves et la réalité. Contre un récit de vie tout tracé, il réagit par la fuite, laquelle se réalise successivement dans la religion, dans la littérature, dans le théâtre et, mieux encore, dans une véritable fugue qui le mène à Paris. Là, son intégration à la foule socialiste d'un rassemblement au Pré Saint-Gervais modifie durablement le cours de son existence.

La conspiration, manière de prologue aux aventures vécues par Antoine Bloyé dans *Le cheval de Troie* que Paul Nizan publie en 1938, présente les tensions identitaires de normaliens dont l'adolescence a été bouleversée par leur participation au cortège funéraire de Jean Jaurès. Ils essaient de fuir la révélation qu'ils y reçoivent dans l'étourdissement verbal, les machinations politiques, les voyages et le sexe, mais doivent finalement en subir les contrecoups.

Le sursis, que Jean-Paul Sartre ajoute en 1945 à l'édifice en construction de son cycle romanesque *Les chemins de la liberté*, suit entre autres le parcours tortueux d'un adolescent déchiré

entre ses rêves de grandeur et ses échecs répétés, entre ses perceptions personnelles et l'image que lui renvoie le regard de l'Autre, entre la littérature et la vie réelle. Souhaitant ardemment s'extraire de l'enfermement dans lequel il est depuis toujours confiné, il entreprend une plongée désastreuse dans la foule parisienne.

Si la relation entre l'adolescent et la foule motive une multitude de scènes dans les romans du premier xx^e siècle, elle acquiert une qualité dynamique et prend une ampleur inédite dans *Les beaux quartiers* d'Aragon, *La conspiration* de Nizan et *Le sursis* de Sartre. L'adolescent, par sa mobilité et sa disponibilité émotive, y donne à voir mieux que tout autre personnage le basculement historique en train de se produire en ces années troubles⁸⁶. Il agit dans ces textes comme une métonymie ou une synecdoque de la masse parisienne en ébullition, qu'elle soit contenue ou qu'elle explose, et revêt alors la fonction d'un instrument permettant de mettre au jour les points de tension d'une « *semiosis sociale*⁸⁷ » manifestation conflictuelle. En retour, son passage dans la foule bouleverse son identité et sert de détonateur dans son cheminement vers la maturité. La rencontre du groupe et de celui qu'on appellera bientôt « l'ado » prend la forme d'un choc, au sens que Walter Benjamin donne à ce terme, et devient l'un des pivots des œuvres. C'est cela que nous cherchons à penser. Pour montrer la complexité sémantique de ces collisions circonstanciées, nous procéderons, au moyen de « microlectures » dont Claude Duchet a dès toujours recommandé la pratique pour la socio-critique des textes, à une analyse de leurs multiples occurrences dans les trois œuvres précitées. Trois éléments seront l'objet d'une attention particulière : les marches, les manifestations et

86. Comme le note avec justesse Véronique Cnockaert au sujet du travail de sémiotisation de l'adolescence que Zola déploie dans ses *Rougon-Macquart*, un demi-siècle avant les auteurs qui nous intéressent, « [l'adolescent] est invariablement de son temps. Il oblige à penser le présent et à réfléchir sur son époque, tout comme l'étude du présent force le romancier à se tourner vers la jeunesse. » (*Émile Zola. Les inachevés. Une poétique de l'adolescence*, Montréal/Vincennes, XYZ éditeur/Presses universitaires de Vincennes, coll. « Documents », 2003, p. 28.)

87. Pierre Popovic définit la *semiosis sociale* comme « la façon dont une société se représente ce qu'elle est et son devenir par tous les dispositifs sémiotiques de nature langagière dont elle dispose ». (« La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n^{os} 151-152, décembre 2011, p. 15.)

les cortèges ; les discours et les meetings ; les mouvements spontanés et les émeutes. Dans ces situations remarquables par leur densité, le personnage et le groupe qui l'entoure concourent à une activation polysémique telle que leur réunion au milieu de la ville prend une dimension allégorique. Dans cette mesure, la décision de faire porter l'examen sur la conjonction littéraire de ces deux phénomènes de la modernité que sont la foule urbaine et l'adolescent ne relève pas d'un choix arbitraire ; nous n'avons pas opté pour « l'adolescent dans la foule » plutôt que « le vieil aveugle sur un banc de parc » ou « le normalien descendant de la montagne Sainte-Geneviève ». De la rencontre textuelle entre un pan de société en effervescence et un témoin qui incarne essentiellement la réserve d'avenir sur laquelle cette société peut compter résulte un microrécit explicite ou en creux imbriquant deux choses : le spectre honni d'un vivre-ensemble avec lequel on désire rompre et un idéal de communauté à constituer susceptible de le remplacer.

APPROCHE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE

La sociocritique

Le présent ouvrage se situe sur le terrain de la sociocritique, perspective dont le but est

de dégager la socialité des textes. Celle-ci est *analysable* dans les caractéristiques de leurs mises en forme, lesquelles se comprennent rapportées à la *semiosis* sociale environnante prise en partie ou dans sa totalité. L'étude de ce rapport de commutation sémiotique permet d'*expliquer* la forme-sens (thématisations, contradictions, apories, dérives sémantiques, polysémie, etc.) des textes, d'*évaluer et de mettre en valeur* leur historicité, leur portée critique et leur capacité d'invention à l'égard du monde social. *Analyser, comprendre, expliquer, évaluer*, ce sont là les quatre temps d'une herméneutique. C'est pourquoi la sociocritique – qui s'appellerait tout aussi bien « socio-sémiotique » – peut se définir de manière concise comme une *herméneutique sociale des textes*⁸⁸.

Notre démarche méthodologique comporte trois étapes qui, au cours de la recherche, sont menées de front. La première

88. Voir *ibid.*, p. 16. Italique dans le texte

consiste à pratiquer une lecture interne des textes, en ayant recours aux disciplines qui, au fil du développement des théories littéraires, ont mis au point des outils pour élucider tant la forme que le sens des œuvres. Nous avons essentiellement utilisé les ressources de la narratologie, de la poétique, de la sémiotique narrative, de la thématique, ainsi que de l'analyse du discours et de la rhétorique, la mobilisation de celles-ci dépendant de la facture du texte analysé. En chaque occasion, nous avons cherché à saisir le procès de sens qui anime le roman, c'est-à-dire la façon dont les caractéristiques de sa mise en forme ouvrent des possibilités sémantiques. L'attention s'est portée particulièrement sur les occurrences du topos narratif de l'adolescent dans la foule, que nous avons soumises à des microlectures allant au plus près de l'écriture.

La deuxième étape implique une « éversion [...] du texte vers [...] la *semiosis sociale* environnante⁸⁹ », ce qui est un moyen pour relier la littérature aux signes vocaux et graphiques qui circulent autour d'elle. Toute recherche sociocriticienne doit préciser le point de vue à partir duquel elle entreprend cette *semiosis sociale*, qui désigne l'ensemble des langages par lesquels une société se représente ce qu'elle est, ce qu'elle a été et ce qu'elle pourrait devenir. Nous avons choisi de penser cette *semiosis globale* à l'aide du concept d'imaginaire social et de resserrer notre enquête autour des thèmes de l'adolescence et de la foule urbaine. Nous avons en conséquence dépouillé et étudié la façon dont ceux-ci sont exploités, déployés et complexifiés dans toute une série de dispositifs sémiotiques propres à l'imaginaire social des années 1919-1945.

La troisième étape réunit les deux premières. Elle conduit à faire l'« étude de la relation bidirectionnelle [...] unissant le texte à la *semiosis sociale*⁹⁰ », autrement dit, dans notre cas, à nous pencher sur la relation entre les procédures de mise en texte spécifiques à chaque roman (dégagées par l'analyse interne effectuée dans la première étape) et les représentations conjoncturelles de l'adolescence et de la foule urbaine dans l'imaginaire social

89. Pierre Popovic, *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2013, p. 44. Les italiques sont de l'auteur.

90. *Ibid.*

(tirées de l'enquête menée dans la deuxième étape). Nous procédons par allers-retours entre le texte et l'imaginaire social afin de qualifier cette relation. En l'occurrence, nous avons choisi trois romans dont les mises en texte travaillent l'imaginaire social, créent des « déplacement[s] sémiotique[s] productif[s]⁹¹ » par rapport à lui.

L'imaginaire social

Parce que l'existence d'un continuum sociosémiotique entre le texte et son extériorité est au fondement de son élaboration, la conceptualisation de l'imaginaire social proposée par Pierre Popovic nous a paru la plus en mesure de mettre en évidence la singularité des œuvres retenues. Elle débouche sur la définition suivante, laquelle oriente notre travail de recherche :

L'imaginaire social est le lieu d'une littéarité générale, laquelle se définit comme le produit de l'action de cinq modes majeurs de sémiotisation : une *narrativité* qui conduit à l'émergence de récits instables et à l'édification de héros [...]; une *poéticité* qui vise la performance du langage et multiplie à cette fin les figures de sens [...]; une *cognitivité* qui déroule des façons de connaître et de faire connaître [...]; une *théâtralité* qui relève de la mise en scène de la parole dans les lieux de socialisation [...]; une *iconicité* qui charroie un matériel composite [...] d'images [...]⁹².

Nous nous attacherons à retracer le travail d'absorption et de transformation des représentations auquel se livrent les romans en le distribuant sur ces cinq dimensions, lesquelles peuvent être distinguées sur le plan de l'analyse, quand bien même elles sont mêlées les unes aux autres dans l'imaginaire social. Notre cadre heuristique peut dès lors se présenter comme suit, sous la forme de deux régimes d'interaction qu'il nous appartiendra d'exposer et de relier en cours de lecture.

La représentation romanesque de l'adolescence entre en interaction (*narrativité*) avec des récits de vie préformatés de ce que doit être la jeunesse, de la façon dont le passage de l'enfance à l'âge adulte doit être performé, de la manière dont les jeunes gens peuvent s'édifier en « héros » (c'est le caractère « romanesque »

91. *Ibid.*, p. 42.

92. *Ibid.*, p. 39-40.

qu'on attribue généralement aux adolescents); (*cognitivité*) avec les discours cognitifs de l'hébélogie (Compayré, Debesse, Mendousse) ainsi qu'avec des intertextes anciens (Théocrite, Rousseau, Baudelaire, Flaubert, Rimbaud) et contemporains (Barrès, Bourget, Gide); (*théâtralité*) avec des gestuelles et des mises en scène de la parole (la théâtralisation puérile, le pédantisme, la préciosité, le rapport au regard de l'autre); (*poéticité*) avec des métaphores communes (l'éclosion de la plante ou de la chrysalide, la tempête des sens) et des métaphores propres aux textes étudiés (la balançoire des *Beaux quartiers*, l'aquarium de *La conspiration*, le plongeon du *Sursis*); (*iconicité*) avec des images toutes faites (les décors bourgeois, les tableaux idylliques, les codes vestimentaires).

La textualisation de la foule dans les romans entre pour sa part en interaction avec les histoires des croisades comme avec les légendes du peuple révolutionnaire français; avec les intertextes savants et pseudo-savants sur la psychologie des foules, sur la psyché des masses et sur la psychanalyse de l'inconscient collectif; avec les scénarisations de référence des rassemblements historiques (les funérailles nationales de Victor Hugo, les mimiques de Jaurès hissé sur son camion haranguant les socialistes au Pré Saint-Gervais); avec des figures de sens intégrées dans le registre convenu depuis des siècles (le troupeau, l'océan, le monstrueux estomac) et des images particulières aux œuvres analysées (les fourmis d'Aragon, la mer Rouge inversée de Nizan, la masse pratico-inerte de Sartre); avec des peintures et des photographies (*La Liberté guidant le peuple*, les clichés reproduits dans *L'Humanité* et *L'Illustration*).

Le concept de chronotype

Si nous nous appuyons sur cette théorie de l'imaginaire social et sur les principes de la sociocritique, nous avons voulu apporter notre contribution à leur développement en proposant nous-même un concept opératoire pour l'analyse des textes. Ce concept est celui de chronotype⁹³. Ce que nous avons depuis le

93. Le mot «chronotypes» a été utilisé dans une étude d'histoire littéraire sur les rapports entre les mythes et la littérature par Yves Vadé, lequel désigne par là des «moules temporels donnant forme [dans une œuvre] à la saisie du temps

début de ce livre dénommé, faute de mieux, le « topos narratif » de l'adolescent dans la foule urbaine peut en effet être pensé comme un chronotype romanesque. Ce concept désigne le personnage en interaction avec l'espace-temps dans lequel il évolue et qui le définit. Son rôle est de révéler la nature conflictuelle de la *semiosis* sociale. Dynamique et polysémique, il est un vecteur de la fonction critique de l'œuvre à l'égard de l'imaginaire social conjoncturel.

La finale « -type » appelle d'emblée une précaution. Il ne s'agit ni de relancer l'idée du « typique » jadis traitée par Lukács ni de redorer la définition classique du « type ». Celle-là était strictement liée à une conception particulière du réalisme et à une compréhension orientée de l'évolution historique ; celle-ci raisonne en termes statiques et voit essentiellement dans le « type » une caractérisation littéraire d'un personnage. De telles notions ne sont pas compatibles avec notre approche interactionniste et, de plus, si nous les adoptions pour qualifier l'adolescent, cela reléguerait la foule urbaine au rang de simple décor dans lequel figurerait le protagoniste typé de l'« adolescent ».

Dans notre manière de concevoir ce que nous nommons le chronotype littéraire, nous respectons les tenants et les aboutissants de la perspective sociocriticienne et, par conséquent, nous tenons compte de la socialité et de l'historicité des textes, que nos lectures visent à montrer. En ce sens, nous pouvons nous inspirer d'un chercheur comme Pierre Sansot, même si nos intentions théoriques se déploient sur d'autres terrains que les siens.

Déterminer des marqueurs historiques, c'est-à-dire des faits, des événements, des personnages qui seraient ou bien spécifiques à un moment ou bien indiciaires d'un mouvement historique est une tâche qui a requis bien des chercheurs dans des

historique sous la pression des événements, des expériences collectives, de la transformation des pratiques, aussi bien que des discours (littéraires, idéologiques, scientifiques, etc.) propres à une époque donnée. » (« Formes du temps : introduction aux chronotypes », dans Alain Corbin *et al.* (dir.), *L'invention du XIX^e siècle : le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck/Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999, p. 197.) La façon dont est défini le chronotype littéraire dans le présent ouvrage et dont il est conçu dans le cadre de la sociocritique n'a aucun rapport avec cette approche.

domaines très divers, notamment en histoire, en sociologie et en anthropologie. Un sociologue comme Pierre Sansot, spécialement intéressant pour les littéraires parce qu'il pratique une lecture à ciel ouvert de la réalité sociale, en donne un exemple dans sa *Poétique de la ville*. Se décrivant comme un « topologue » et portant son attention à des « lieux urbains » qui « vivent en tension avec la ville⁹⁴ », il entreprend de définir les caractéristiques de « l'homme des villes », autrement dit les traits qui distinguent l'individu vivant au temps des agglomérations modernes. À l'affût de figures urbaines susceptibles de lui fournir des clefs pour mieux décoder la cité, il examine l'interaction des espaces et des êtres :

Car ces gens de peu, ces gens du peuple ne sont rien quand les lieux ne viennent pas leur communiquer de leur génie et, en revanche, qui savait honorer comme il convient les points chauds (les boulevards par exemple) d'une ville – sinon les gens du peuple, en une époque, du moins, où les plus riches cherchaient leur salut ailleurs⁹⁵ ?

Il privilégie les figures populaires, appréciant les « témoins de la ville » que sont le chauffeur de taxi, la prostituée, l'indicateur, le clochard⁹⁶, la ménagère, le flâneur⁹⁷, etc. Ces personnages créent les lieux, aménagent la nature pour la rendre habitable, édifient des villes, confèrent aux espaces qu'ils occupent une coloration singulière. Mais en retour « les lieux transforment les êtres⁹⁸ » à tel point que « le véritable lieu urbain est celui qui nous modifie, [qui fait que] nous ne serons plus en le quittant celui que nous étions en y pénétrant⁹⁹ ». Dès lors, c'est dans cet aller-retour entre l'action du citoyen sur la ville et l'action de l'espace urbain sur l'individu y vivant que se découvre la spécificité du moment historique : « [L']espace [des lieux urbains] se confond avec un parcours temporel qui constitue, d'une façon indissociable, une meilleure prise de leur aire et un changement de notre être¹⁰⁰. »

94. Pierre Sansot, *op. cit.*, p. 39.

95. *Ibid.*, p. 34.

96. *Ibid.*, p. 33-34.

97. *Ibid.*, p. 46.

98. *Ibid.*, p. 50.

99. *Ibid.*, p. 52.

100. *Ibid.*, p. 53.

La poétique de la ville élaborée par Sansot tire ses effets du sentiment du passage du temps sur l'espace : « L'histoire a déposé, précipité, donné consistance à ces lieux¹⁰¹. »

*Figures allégoriques de la modernité baudelairienne
selon Benjamin*

À la différence de l'ouvrage de Pierre Sansot, l'objet du présent livre n'est pas la ville, mais le texte littéraire, et la perspective selon laquelle il est abordé n'est pas la sociologie, mais la sociocritique. Les analyses qui suivent seront toutefois tributaires de la façon propre au sociologue-poète de repérer des personnages singuliers et d'étudier leurs caractéristiques pour montrer comment ils captent l'histoire qui se passe. Ce disant, il vient à l'esprit que le travail de Sansot n'est pas sans rappeler la manière de procéder de Walter Benjamin dans ses essais sur Charles Baudelaire. C'est en les relisant que l'idée du concept de chronotype littéraire nous est apparue. Nous considérons que la façon dont Benjamin cherche à comprendre et à penser l'historicité d'une écriture est une version prototypique de nos analyses du rapport dynamique entretenu par un texte avec la *semiosis* conjoncturelle, travail au centre du projet de la sociocritique.

Dans sa lecture des *Fleurs du mal*, Walter Benjamin fait saillir plusieurs figures données comme des allégories¹⁰² de la modernité : le flâneur, « homme des foules¹⁰³ » par excellence, le chiffonnier, le détective, l'apache, la prostituée, le conspirateur, etc. Ce ne sont pas des types figés dans le discours, comme ceux que le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse épingle, mais des assemblages complexes de signes en interaction, d'où leurs significations multiples et changeantes, historiques et subjectives. S'il place l'« imbrication de la nature

101. *Ibid.*, p. 21.

102. Cette notion complexe revue par Benjamin exige d'amples commentaires qui ne seront pas développés ici, puisqu'il s'agit de souligner l'apport de la pensée benjaminienne de la littérature à la conception du chronotype. Pour une excellente synthèse de sa théorie de l'allégorie, voir Bainard Cowan, « Walter Benjamin's theory of allegory », *New German Critique*, n° 22, hiver 1981, p. 109-122.

103. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduit de l'allemand et préfacé par Jean Lacoste d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1982 [1955], p. 75.

et de l'histoire» au fondement de l'expression allégorique, le théoricien allemand accorde néanmoins la prééminence à la dimension temporelle dans sa définition de l'allégorie : « Le rapport entre le symbole et l'allégorie peut être défini et formulé avec précision sous la catégorie décisive du temps, que la grande intuition romantique de ces penseurs a fait entrer dans ce domaine de la sémiotique¹⁰⁴. » Dans une bipartition souple, il distingue le symbole, relevant de la nature et de l'espace, de l'allégorie, s'épanouissant quant à elle dans la progression, dans l'histoire. C'est ce déploiement de l'allégorie dans la fluidité du temps qui fait que Benjamin l'assimile à l'écriture, pratique linéaire du langage : « Si l'histoire fait son entrée sur le théâtre de l'action avec le *Trauerspiel*, c'est en tant qu'écriture. Le mot "histoire" est inscrit sur le visage de la nature dans le langage des signes du passé¹⁰⁵. » L'allégorie est donc à la fois expérience et expression de l'expérience : « L'allégorie [...] n'est pas une technique ludique de figuration imagée, mais une expression, comme la langue, voire comme l'écriture¹⁰⁶. » L'écriture allégorique est elle-même mobile ; elle vise à dire *autre chose*, comme l'étymologie du terme l'indique, que ce qu'elle montre en s'appuyant sur la réalité : « Dans la main de l'allégoriste, la chose [...] devient [...] la clef du domaine du savoir caché, l'emblème de ce savoir auquel il rend hommage. Voilà ce qui fait de l'allégorie une écriture¹⁰⁷. »

Les travaux produits par Benjamin dans sa période dite de maturité invitent à déceler « l'intention allégorique » dans la littérature de la modernité. Cette intention se réalise notamment dans des figures littéraires, qui incarnent chacune à sa manière une façon d'envisager la littérature, d'articuler l'image de l'homme aux éléments spatiotemporels qui l'entourent et qu'il altère par le regard porté sur eux. L'auteur du *Livre des passages* lit attentivement les signes de la rencontre entre l'être et son temps, décode les modifications qui s'opèrent de part et

104. Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, traduit de l'allemand par Sibylle Muller, Paris, Flammarion, coll. « La philosophie en effet », 1985 [1928], p. 178.

105. *Ibid.*, p. 190.

106. *Ibid.*, p. 175.

107. *Ibid.*, p. 197.

d'autre. Dans ses analyses des textes de Baudelaire, Benjamin pose une analogie fondamentale entre les comportements en ville de ces figures et la scripturalité à l'œuvre dans les poèmes, ce qui fait que, tour à tour, elles sont associées au poète. Il en est ainsi, par exemple, du détective, qui «élabore des formes de réaction qui conviennent au rythme, au tempo de la grande ville. Il [y] saisit les choses au vol [...]»¹⁰⁸. Son attitude face à la durée journalière signale la teneur particulière de son rapport critique au temps et à l'histoire des métropoles modernes: il lutte par son activité scrutatrice contre «l'absence de traces qui accompagne la disparition des hommes dans les masses des grandes villes»¹⁰⁹. Mais cette même activité s'inscrit aussi dans le cadre du «processus administratif de surveillance»¹¹⁰ en train de se généraliser dans la vie civile bourgeoise à l'époque où la criminologie s'apprête à s'instituer comme science. Cette figure ambiguë module des formes littéraires variées, en plus du roman policier en tant que tel: c'est le cas de certains poèmes du recueil que Baudelaire fait paraître en 1857. L'exploration minutieuse de la chambre d'«une martyre»¹¹¹ par la voix poétique à la recherche de ce qui compose «le singulier aspect de cette solitude» participe de l'intention allégorique qui intéresse Benjamin. Le poète-détective prend le temps de s'attarder aux détails sordides, non comme s'en repaîtraient des «magistrats curieux» du fait divers et que ce «cadavre impur» titillerait, mais pour répondre aux questions qui le taraudent quant au contexte de la mort de cette femme. Il sonde la «maigreur élégante de l'épaule au contour heurté, / la hanche un peu pointue et la taille fringante» pour y trouver les traces d'un viol post-mortem qui aurait été commis au milieu «des meubles voluptueux», témoignage de la pourriture que cachent les appartements-étuis fabuleusement ornés des bourgeois parisiens du siècle décadent. Si Benjamin a conçu la figure allégorique de l'enquê-

108. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire, op. cit.*, p. 65-66.

109. *Ibid.*, p. 74.

110. *Ibid.*, p. 75.

111. Les citations suivantes sont tirées du poème «Une martyre» de Charles Baudelaire (*Les fleurs du mal*, dans *Ceuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1975 [1867], p. III-113).

teur pour expliquer l'un des rapports entretenus par la poésie baudelairienne avec sa société « à l'apogée du capitalisme » que veut rendre manifeste le Paris haussmannien, cela ne signifie pas pour autant que son applicabilité se limite à ce corpus ni même à cette époque. Il est ainsi possible de lire *Courir les rues* de Raymond Queneau à partir de la figure du détective historique, qui enquête sur la disparition d'éléments urbains dans une capitale jonchée de grues en raison d'une nouvelle phase de modernisation égalant en ampleur celle lancée par Napoléon III en 1853. Les questions s'amoncellent dans l'esprit avide du narrateur des poèmes au fil de sa découverte des pistes : la triple interrogation sans réponse « Pourquoi pourquoi pourquoi¹¹² » ouvre ainsi « Problèmes ». Sherlock Holmes amateur, le promeneur procède logiquement et s'évertue à déceler une explication derrière chaque « trace » « déchiff[r]ée dans] le grimoire¹¹³ » de la ville, comme « Un beau siècle » l'expose : « il y a sûrement une raison / *nihil est sine ratione* comme disait Leibniz ». Dans un esprit héraclitéen, le poète essaie ainsi de rétablir une harmonie perdue ou menacée, redécouvrant et relisant des faits de sorte que la ville fasse sens dans son ensemble.

L'intuition que Benjamin cristallise dans ces figures allégoriques peut être développée et théorisée de façon à en faire un concept opératoire, utile pour la lecture sociocriticienne des textes. Dans un premier mouvement, traduisant en termes critiques ce qui vient d'être présenté, le chronotype (on le dira romanesque, poétique, théâtral, etc., selon le genre considéré) est un personnage qui conjoint une ou des représentations caractéristiques de l'imaginaire social conjoncturel et un ou des traits scripturaux spécifiques de l'œuvre dans laquelle il apparaît. Dans le vocabulaire de Claude Duchet, cela voudrait dire qu'il fond ensemble un « indice » (particulier à la rumeur sociale ambiante) et une « valeur » (propre à l'écriture du texte). On l'exprimerait encore autrement en affirmant qu'il conglomère

112. Cette citation et la suivante sont extraites du poème « Problèmes » de Raymond Queneau (*Courir les rues*, dans *Œuvres complètes*, tome I, édition établie par Claude Debon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989 [1967], p. 416-420).

113. Cette citation et la suivante sont issues du poème « Un beau siècle » du même auteur (*ibid.*, p. 420-423).

la socialité et l'autoréflexivité du texte. L'exemple du chiffonnier, dont le *Passagenwerk* de Benjamin retrace la présence dans *Les fleurs du mal* et dans nombre de textes consacrés au Paris du Second Empire, est ainsi un chronotype poétique baudelairien. Sur le plan de la socialité, il incarne le devenir de la marchandise et la production de déchets humains dans le capitalisme et dans la ville moderne ; sur le plan autoréflexif, son travail désigne métaphoriquement le ramassage de mots orduriers, de fragments de langage quotidien, de bruits divers par l'écriture poétique.

« *L'homme en littérature* » du chronotope bakhtinien

Dans un deuxième mouvement, qui n'annule pas le précédent, mais au contraire le complète, nous relierons ce chronotype au concept bakhtinien de chronotope. Bakhtine définit ce dernier comme suit :

La corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature. [...] [L]e temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'Histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps¹¹⁴.

Si de nombreux critiques ont par la suite mobilisé le concept de chronotope dans des études de romans, rares sont ceux qui se sont attachés à emprunter une piste latérale suggérée par la théorie bakhtinienne elle-même : le personnage littéraire généré par les chronotopes. En effet, ceux-ci « établi[raient] (pour une grande part) l'image de l'homme en littérature, image toujours essentiellement spatio-temporelle¹¹⁵ ». La pensée de Bakhtine n'est pas loin de rejoindre ici la recherche de figures allégoriques menée par Benjamin. Il s'intéresse lui aussi à des personnages dont il examine le sens métaphorique et l'évolution dans l'histoire : ce sont entre autres l'aventurier, le parvenu, le serviteur, etc.¹¹⁶ Se penchant sur leur élaboration en texte, il met en lumière

114. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 237.

115. *Ibid.*, p. 238. Il renchérit plus loin : « l'image de l'homme [est] inscrite dans le chronotope ». (*Ibid.*, p. 255.)

116. *Ibid.*, p. 275.

ce qu'ils révèlent de l'œuvre et de l'imaginaire propre à l'époque où elle fut écrite. Le sot dans le roman de mœurs, par exemple, agit selon lui comme un tiers observant et critiquant implicitement la vie privée des bourgeois. De la même manière, Bakhtine épingle plusieurs personnages de ce genre dans le corpus romanesque médiéval et détermine leurs fonctions idoines. Il note qu'ils correspondent à des chronotopes qui activent les processus sémiotiques des textes. Ils ont, précise-t-il, une « signification figurée ». Ainsi, les personnages du roman de chevalerie « sont *individuels*, mais en même temps *représentatifs*¹¹⁷ » ; ils sont doublement signifiants, parce qu'ils jouent un rôle dans le récit et parce qu'ils incarnent une part du monde dont ils sont issus. Dans cette mesure, « leur existence semble n'être que le reflet d'une autre, reflet indirect de surcroît¹¹⁸ », et acquiert par là une valeur allégorique : « un élément très important, c'est le sens indirect, figuré, de toute l'image de l'homme, son aspect complètement allégorique [...]. Ici, l'homme est *en état d'allégorie*. Pour le roman cet état d'allégorie a une énorme signification formatrice¹¹⁹. » Cette signification oblique confère à « l'homme dans la littérature » conçu par Bakhtine un aspect dynamique et polysémique.

Le chronotype romanesque de l'adolescent dans la foule

Entre les « figures allégoriques » de Benjamin, les « hommes en littérature » des chronotopes bakhtiniens et notre chronotype littéraire, le sème commun dominant est l'humanité. La rencontre des deux signes qui forment « l'adolescent dans la foule » est de nature métonymique et non métaphorique (comme elle l'est dans le chronotope bakhtinien). Une contradiction logique entre la solitude et la collectivité enveloppante bouleverse l'équilibre d'un énoncé et le place résolument du côté des modes de socialisation. Néanmoins, à défaut d'un chronotope au sens propre, il y a dans le chronotype que nous avons conceptualisé de la chronotopie ; dans le cas que nous explorerons en détail dans ce livre, elle dérive du lieu véritable qui hante les romans

117. *Ibid.*, p. 300. Italique dans le texte.

118. *Ibid.*, p. 306.

119. *Ibid.*, p. 307. Italique dans le texte.

que nous étudions, à savoir Paris dans l'entre-deux-guerres. À la définition que nous avons proposée de notre concept, nous ajouterons donc cet élément : en plus de marier socialité et autoréflexivité, le chronotype est implicitement porteur d'une relation spatiotemporelle singulière. Il faut aussi rappeler que, dans la logique de notre étude, ce qui détermine le sens d'un chronotype est justiciable du rapport entretenu par les textes avec l'imaginaire social conjoncturel.

En conséquence, les trois chapitres suivants analyseront d'abord la figuration allégorique d'adolescents et la construction esthétique du récit qui les met en scène, puis feront la microlecture des épisodes où ils deviendront proprement des chronotypes en entrant en interaction avec le chronotope de la foule urbaine.